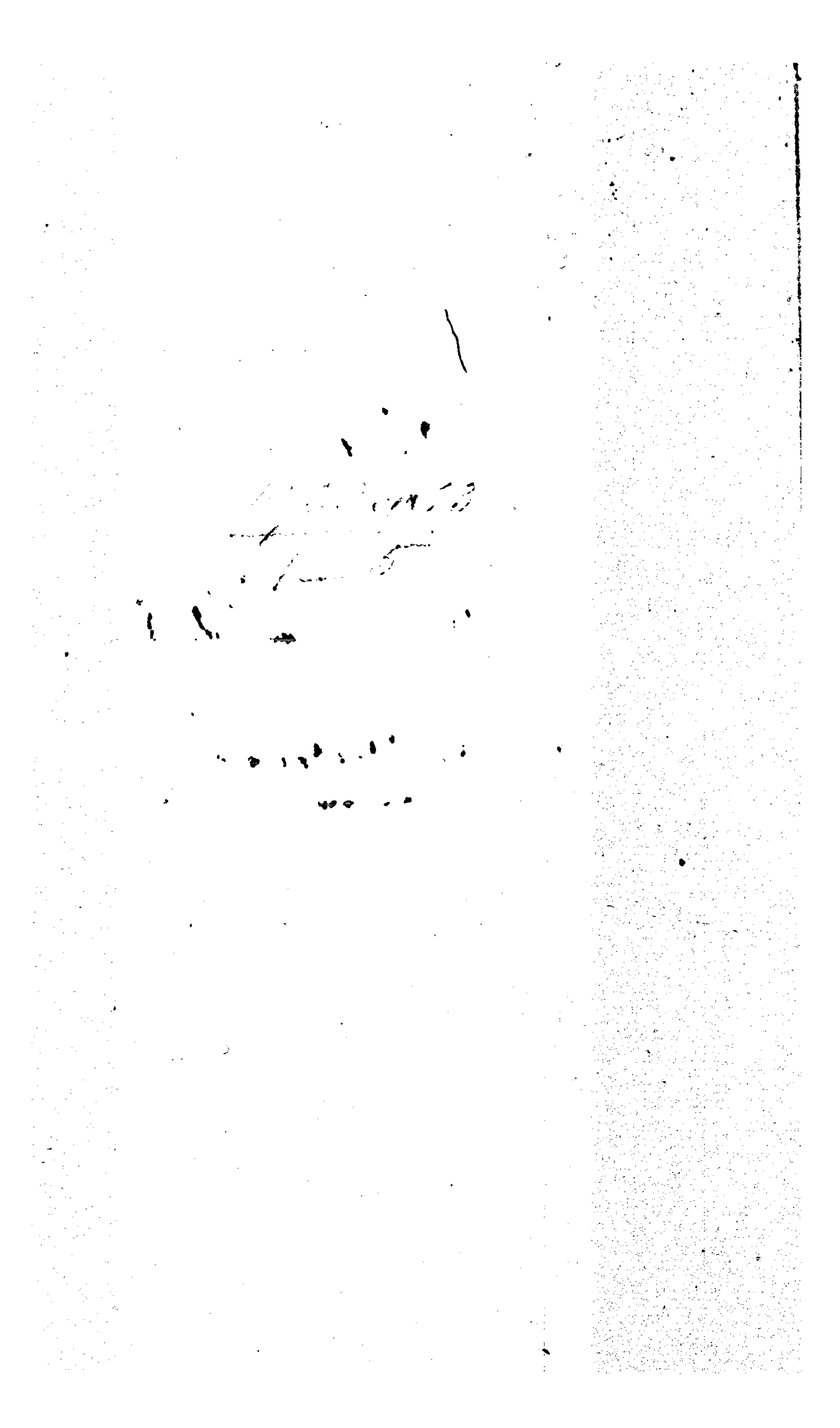


Zamore et Mirza, ou L'heureux naufrage : drame indien, en trois actes, et en prose ([Reprod.]) par Madame de Gouges




gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE



ZAMORE ET MIRZA;

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE,

DRAME INDIEN,

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

PAR MADAME DE GOUGES.



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue & Place du Théâtre François.
CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.

ZAMORE, Indien inſtruit.

MIRZA, jeune Indienne, amante de Zamore.

M. DE SAINT-FRÉMONT, Gouverneur d'une Ville & d'une Colonie Françoiſe dans l'Inde.

Madame DE SAINT-FRÉMONT, ſon épouſe.

VALERE, Gentilhomme François, époux de Sophie.

SOPHIE, fille naturelle de M. de Saint-Frémont.

BÉBÉ, enfant de trois ans, fille de Valère & de Sophie.

UN CAPITAINE de Vaiſſeau François.

EMILIE, amie de Madame de Saint-Frémont.

M. LEBEL, Secrétaire de M. de Saint-Frémont.

BETSI, Femme-de-Chambre de Madame de Saint-Frémont.

UN INDIEN, Intendant des Eſclaves de M. de Saint Frémont.

FÉLICIO, Domeſtique de Valere.

AZOR, Valet de M. de Saint-Frémont.

M. DE BELFORT, Major de la Garniſon.

UN JUGE.

Un jeune INDIEN.

Pluſieurs Habitants & Habitantes Indiens & Indiennes, eſclaves.

Grenadiers & Soldats François.

La Scène ſe paſſe d'abord dans une Iſle, & enſuite dans une grande Ville des Indes Orientales.



ZAMORE ET MIRZA,

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE.

DRAME INDIEN.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le rivage d'une Isle déserte, bordée & environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on apperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés en avant est l'ouverture d'une cabane, entourée d'arbres fruitiers du climat; l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paroît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempête furieuse agite les flots; on voit un navire qui vient se briser sur la côte. Les vents s'appaisent & la mer se calme peu à peu.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, MIRZA.

ZAMORE.

DISSIPPE tes frayeurs, ma chère Mirza, ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs,

il'eſt étranger. Hélas ! il vient de faire naufrage. A ce qu'il paroît, perſonne de l'équipage ne s'eſt ſauvé.

MIRZA.

Ah ! Je ne crains que pour toi. Le ſupplice n'a rien d'affreux pour moi. Je bénis mon ſort ſi nous terminons nos jours enſemble.

ZAMORE.

O ma chère Mirza ! Que tu m'attendris !

MIRZA.

Tu crois, Zamore, que ce méchant Régiſſeur avoit juré ma perte ? Je ne l'aimois point, & lorſqu'il voulut forcer mes ſentimens, je lui dis que je n'aimois que toi. Cet aveu pouvoit-il me rendre criminelle à ſes yeux ? Mon cœur eſt ſimple. Tu le ſais, Zamore, il ne connut jamais les détours. Je regrettois, juſqu'au moment où je te vis, la vie champêtre de nos paiſibles forêts. Mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuſe Mirza, tu n'aurois jamais fui le meilleur de tous les maîtres, & tu n'aurois pas tué ſon homme de confiance.

ZAMORE.

Le barbare ! Tu lui inſpiras de l'amour, & ce fut pour devenir ton tyran. Cet amour le rendit féroce. Le monſtre oſa m'ordonner de porter ſur toi des mains cruelles. L'éducation que notre Gouverneur m'avoit fait donner, ajoutoit à la ſenſibilité de mes mœurs ſauvages, & me rendoit encore plus inſupportable le deſpotiſme

affreux de l'autorité qui me commandoit ton ſupplice.

MIRZA.

Il falloit me laiſſer mourir, tu ſerois auprès de notre Gouverneur, qui te chérit comme ſon enfant. J'ai cauſé tes malheurs & les ſiens.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Toi périr? Eh! pourquoi me rappeller encore les vertus & les bontés de ce reſpectable maître? J'ai fait mon devoir auprès de lui; j'ai payé ſes bienfaits d'uue tendreſſe filiale. Il me croit coupable, & voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne ſait point quel monſtre il avoit honoré de ſa confiance: j'en ai purgé la terre, & j'ai ſauvé mes ſemblables de ſa tyrannie. Mais, ma chère Mirza, perdons un ſouvenir trop cher & trop funeſte; nous n'avons plus d'autres protecteurs que la nature. Mère bienfaiſante! Tu connois notre innocence; non: tu ne nous abandonneras pas, & ces lieux déſerts nous cacheront à tous les yeux.

MIRZA.

Je prends plaiſir à t'entendre. Tu m'as appris tout ce que je ſais; mais, dis-moi, Zamore, pourquoi les Européens & les Habitans ont-ils tant d'avantages ſur nous pauvres Eſclaves? Ils ſont cependant faits comme toi & moi. Pourquoi ont-ils tant de ſupériorité ſur nous? Nous ſommes des hommes comme eux. Eh! pourquoi une ſi grande différence de leur eſpèce à la nôtre?

ZAMORE.

Cette différence eſt bien peu de choſe, elle n'exiſte que dans la couleur; mais les avantages qu'ils ont ſur nous ſont immenſes. L'art les a mis au-deſſus de la nature; l'inſtruction en a fait des Dieux, & nous ne ſommes que des hommes. Ils ſe ſervent de nous dans ces climats comme ils ſe ſervent des animaux dans les leurs. Ils ſont venus chez nous, ſe ſont emparés de nos terres, de nos fortunes, & nous ont fait eſclaves pour récompenſe des richeſſes qu'ils nous ont ravies; ce ſont nos propres champs qu'ils moiſſonnent, & ces moiſſons ſont arroſées de nos ſueurs & de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la nature; notre eſpèce trop malheureuſe s'eſt habituée à ces châtimens. Ils ſe gardent bien de nous inſtruire; ſi nos yeux venoient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, & nous pourrions ſecouer un joug auſſi cruel que honteux. Mais eſt-il en notre pouvoir de changer notre ſort? L'homme avili par l'eſclavage a perdu toute ſon énergie, & les plus abrutis d'entre nous ſont les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à mon maître, & je me ſuis bien gardé de faire connoître ma façon de penſer à mes camarades.

MIRZA.

Que je voudrois ſavoir tout ce que tu ſais! Tu m'inſtruiras, n'eſt-ce pas, mon ami?

ZAMORE.

Oui, ma chère Mirza, je t'apprendrai tout ce que je ſais.

MIRZA.

Je ferois bien contente d'être aussi instruite que toi ; mais je ne sais que t'aimer.

ZAMORE.

Ta naïveté me charme : c'est l'empreinte de la nature. Je te quitte un moment. Vas cueillir des fruits ; je vais faire un tour au bas de la côte pour y rassembler les débris de ce naufrage : mais, que vois-je ? Une femme qui lutte contre les flots ? Je vole à son secours ; l'excès du malheur doit-il dispenser d'être humain ?

(*Il descend du côté du rocher.*)

SCENE II.

MIRZA, *seule.*

ZAMORE va sauver cette infortunée.... Si elle alloit nous trahir, pour prix de nos secours ; ce seroit bien méchant ! Mais je fais mal de croire cela, & ce n'est pas bien d'avoir ces soupçons. Il faut chasser cette mauvaise idée : allons tout préparer pour le retour de Zamore.

(*Elle sort du côte de la forêt.*)

SCENE III.

VALERE, *seul.*

RIEN ne paroît fur les vagues encore émues. O ma femme! O mon enfant! Unique fruit de notre amour, vous êtes perdus à jamais! Eh! pourrois-je vous furvivre? Non: il faut me réunir à vous. J'ai recueilli mes forces pour vous fauver la vie, & j'ai feul échappé à la fureur des flots. Je ne refpire qu'avec horreur. Séparé de vous, chaque inftant redouble mes peines. En vain je vous cherche, en vain je vous appelle; votre voix retentit dans mon cœur, mais elle ne frappe pas mes oreilles. Je vous fuis. (*Il defcend avec peine, & tombe au fond du Théâtre, appuyé fur une roche.*) Un nuage épais couvre mes yeux; ma force m'abandonne. Grand Dieu! accorde-moi celle de me traîner à la mer. Je ne puis plus me foutenir.

(*Il refte immobile d'épuifement.*)

SCENE IV.

VALERE, MIRZA.

MIRZA, *accourant, & appercevant Valere.*

AH Dieu! Quel eſt cet homme? Il vient pour nous prendre. Ah! s'il alloit faire du mal à Zamore!... Mais il a l'air de ſouffrir. Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le ſecourir; mon cœur ſouffre trop de le voir en cet état. Il a l'air d'un François. (*à Valere*) Monſieur le François? Monſieur le François?... Qui vous a mis là?... Il ne me répond point... Que faire? (*elle appelle*) Zamore, Zamore? (*avec réflexion*) Montons ſur le rocher pour voir s'il vient. (*Elle y court, & en redeſcend auſſi-tôt.*) Je ne vois perſonne. (*Elle revient à Valere.*) François, François, réponds à Mirza? Il ne dit mot... Ah! il eſt bien malade!... Allons chercher de quoi le faire revenir.

(*Elle ſort.*)



SCENE V.

VALERE, ZAMORE, *entrant de l'autre côté du rocher, & portant sur ses bras Sophie, qui paroît évanouie, vêtue d'une robe blanche à la levite, avec une ceinture, & les cheveux épars.*

ZAMORE.

REPRENÉZ vos forces, Madame, je ne suis qu'un Esclave Indien; mais je vous donnerai du secours.

SOPHIE *d'une voix expirante.*

Qui que vous soyez, laissez-moi: Vos secours me sont plus cruels que les flots. J'ai perdu ce que j'avois de plus cher, & la vie m'est odieuse. O Valere! O mon cher époux! O ma fille! Qu'êtes-vous devenus?

VALERE.

Quelle voix se fait entendre? Sophie!

SOPHIE *l'appercevant.*

Que vois-je? C'est lui.

VALERE, *se levant & tombant aux pieds de Sophie.*

Grand Dieu! Vous me rendez ma Sophie! O

chère épouse ! Objet de mes larmes & de ma tendresse !... Je succombe de peine & de plaisir.

SOPHIE.

Providence divine ! Tu nous as sauvés, achève ton ouvrage, & rends à notre tendresse cet enfant chéri qui manque à notre bonheur.

SCENE VI.

VALERE, ZAMORE, SOPHIE, MIRZA, *apportant des fruits & de l'eau ; elle entre en courant, & s'arrête, surprise de voir une femme.*

ZAMORE.

APPROCHE, Mirza, ne crains rien. Ce sont deux infortunés comme nous ; ils ont des droits à nos secours.

VALERE.

Être compâtissant à qui je dois la vie & celle de mon épouse : Tu n'es point un Sauvage, tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette isle.

ZAMORE.

Non : mais nous l'habitons seuls depuis quelques jours. Vous me paroissez François ; si la société d'Esclaves Indiens ne vous semble pas méprisable, c'est de bon cœur qu'ils partageront

avec vous la possession de cette isle, & si le destin le veut, nous finirons nos jours ensemble.

SOPHIE, *à Valere.*

Mon ami, que ce langage m'intéresse! Ah! Si ma fille m'étoit rendue, je n'irois pas plus loin chercher un père que peut-être je ne trouverai jamais. Depuis deux ans que nous errons sur les mers, nous n'avons pu le découvrir; aucun habitant de l'isle où ma mère m'a dit que je pourrois le trouver ne l'a connu, on ignore même son nom. Ma mère, en mourrant, me recommanda de faire ce voyage, & il fallut exécuter ses ordres; je le fis pour lui plaire & satisfaire mon cœur; je n'ai craint aucun danger avec toi; mais la perte de ma fille me condamne à une douleur éternelle. J'ai perdu la moitié de moi-même.. Cher époux! ce n'est plus que pour toi que je tiens à la vie.

VALERE.

Eh bien! restons dans ces lieux; acceptons les offres de ces Habitans, vivons l'un pour l'autre, & flattons-nous de l'espérance que nous retrouverons notre enfant. Félicio étoit à portée de son berceau, & je l'ai vu s'élancer après. S'il n'a été englouti par les flots, si les forces ne l'ont point abandonné, il aura sans doute sauvé notre chère fille.

SOPHIE.

Cruelle destinée! A quels tourmens éternels vous me condamnez! Cette affreuse image est toujours présente à mes yeux; je la vois me regarder & tendre vers moi ses innocentes mains.

Ce tableau touchant me déchire l'ame. Ayez pitié de ma situation. (*pleurant*) Courons tous vers la mer.

VALERE.

Je partage ta peine. (*A Zamor & à Mirza.*) Indiens, ne nous abandonnez point.

MIRZA.

Ces François sont bien malheureux. Je les plains autant que nous.

ZAMORE.

Oui, ma chère Mirza, consolons-les dans leur infortune. (*à Valere & à Sophie.*) Reposez-vous sur moi, je vais parcourir tous les environs du rocher, & s'ils ont abordé quelque part, je vous promets de les trouver. Entrez dans notre cabane, Etrangers malheureux, vous avez besoin de repos; je vais tâcher de rendre le calme à vos esprits agités.

SOPHIE.

Mortels compâtissans, que de graces nous avons à vous rendre! Vous nous avez sauvé la vie, & je vous devrai peut-être encore les jours de ma fille; comment m'acquitter jamais envers vous?

ZAMORE.

En vous obligeant, je ne fais qu'écouter la voix de mon cœur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

VALERE, SOPHIE, MIRZA.

MIRZA, *à Sophie.*

JE vous aime bien, quoique vous ne ſoyez pas eſclave. Venez, j'aurai ſoin de vous.

VALERE, *à Sophie.*

Allons, ma bonne amie, prends un peu de courage, & uſons des ſecours que nous offre cette jeune Indienne.

SOPHIE.

Hélas! Tu le veux,... mais je ne puis vaincre le chagrin qui me dévore.

MIRZA.

Donnez-moi auſſi votre bras. (*en ſortant.*) Ah! La jolie main! Quelle différence d'avec la mienne!

(*Ils entrent dans la cabane, Valere tenant l'autre bras de Sophie.*)

SCENE VIII.

FELICIO, *seul au haut du rocher.*

JE ne découvre rien. O mes pauvres maîtres, êtes-vous submergés, ainsi que votre enfant? Je l'ai vue, la pauvre innocente, flotter long-tems sur les eaux... Elle ne connoît point le danger... Elle paroissoit tranquille dans son berceau. Une vague l'a entraînée & l'a fait disparoître à mes yeux. (*Il descend.*) Que vais-je devenir? Privé de ce que j'avois de plus cher, ils étoient si bons, si humains, que malgré mon grand âge, ils n'ont jamais voulu m'abandonner. Que faire sur la terre? J'ai si peu de tems à vivre! C'en est fait, je vais suivre leur sort. (*Il apperçoit la cabane & s'en approche.*) Mais, qu'entends-je? On parle là-dedans. Ces voix ne me sont pas inconnues... Non, je ne m'abuse point, ce sont celles de mon maître & de ma pauvre maîtresse; entrons.

SCENE IX.

FELICIO, MIRZA.

FELICIO.

HÉLAS! je me suis trompé! Que je suis malheureux! O mes pauvres Maîtres! vous l'êtes moins que moi puisque je vous survis.

MIRZA, *s'arrêtant sur la porte de la cabane, & considerant Felicio.*

Que veut encore cet étranger? Il ne ressemble pas aux autres. Grand Dieu! s'il étoit envoyé par nos persécuteurs!... Voyons, essayons de nous en éclaircir. Je tremble pour Zamore. (*Haut.*) A qui en voulez-vous, qui cherchez vous?

FÉLICIO.

La mort: notre vaisseau a fait naufrage; j'ai perdu ce que j'avois de plus cher. (*A lui même.*) C'est envain que je les cherche, je n'ai conservé ma vie que pour les sauver & je les ai perdus pour jamais; je ne saurois leur survivre.

MIRZA.

Oh! qu'il a l'air affligé! Il doit être plus malheureux qu'un autre puisqu'il est vieux (*Haut.*) Que puis-je pour vous, Monsieur l'étranger? si vous êtes malheureux, nous le sommes aussi; mais nous prendrons soin de vous, comme de ceux qui sont dans notre cabane.

FÉLICIO, *avec transport.*

Comment? Qui? Expliquez-vous, de grace. (*à part.*) Grand Dieu! Si c'étoit eux!

SCENE

SCENE X.

FÉLICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE.

SOPHIE, *à Valere.*

O MON ami, voilà Félicio! (*A Félicio.*) Ma fille, qu'est elle devenue ?

VALERE, *courant à lui.*

Mon cher ami, as-tu sauvé notre enfant ? Où l'as-tu laissé ?

FELICIO, *sautant de joie.*

O ! Mes chers maîtres ! Est-ce vous que je vois ? Ah ! Permettez que je me livre à ma joie ! (*Il les embrasse.*) Je vous ai cru perdu comme le reste de l'équipage.

SOPHIE.

Hélas ! Le sort nous a favorisés ! Mais ma fille ?... Je crains de l'interroger.

FELICIO, *à part.*

Que vais-je lui dire ? Tâchons de la rassurer. (*Haut.*) Elle n'a pas péri, du moins il faut l'espérer. Il me semble avoir apperçu un navire qui a détaché sa chaloupe qui suivoit le berceau. Mais ce navire, poussé par un vent favorable, a disparu à l'instant

(*A part.*) Hélas! si mon pronostic pouvoit se réaliser!

VALERE.

Tu le vois, ma chère Sophie, rien n'est désespéré & nous la retrouverons. Le Ciel la rendra à nos vœux.

SOPHIE.

Ah! Mon cher Félicio! Tu ranimes mon espoir. Mais je ne puis surmonter ma terreur; je suis toujours dans les allarmes. Vous ne connoissez point les souffrances d'une mère. O ma fille! en quelles mains es-tu? Qui peut avoir les soins que j'avois pour toi? Ces réflexions me désespèrent.

FELICIO.

O ma chère maitresse! Mon récit devroit au moins vous rassurer. Vous verrez qu'avant peu vous en recevrez des nouvelles.

VALERE.

Félicio a raison. Attendons Zamore; mais le voilà: sans doute, il va nous tirer d'inquiétude.

SCENE XI.

FÉLICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE, ZAMORE.

SOPHIE, *à Zamore avec empressement.*

EH bien! mon cher ami, qu'allez-vous nous apprendre? quelques vaisseaux auroient-ils abordés?

Je tremble de vous interroger. Quelle nouvelle m'apportez-vous de ma fille ?

VALERE.

Parlez, Zamore, expliquez-vous ſans contrainte.

ZAMORE.

Que vous connoiſſez peu, malheureux étrangers, combien cette côte/eſt dangereuſe ! Il n'y a que des infortunés comme Mirza & moi qui aient oſé s'en approcher & vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne ſommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde ; ville que je ne reverrai jamais, à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher de ce lieu pour nous faire éprouver le ſupplice auquel nous ſommes condamnés.

SOPHIE.

Le ſupplice !

VALERE.

Quel crime avez-vous commis l'un & l'autre ? Ah ! je le vois, vous êtes trop inſtruit pour un eſclave, & votre éducation a ſans doute été funeſte à celui qui vous l'a donnée.

ZAMORE.

Monſieur, ne me jugez point avec le préjugé de vos ſemblables. J'avois un maître qui m'étoit cher ; j'aurois ſacrifié ma vie pour prolonger ſes jours ; mais ſon intendant etoit un monſtre dont j'ai purgé la terre. Lui ſeul a cauſé nos malheurs. Il aima Mirza, mais ſon amour fut mépriſé ; il apprit qu'elle me préferoit, & dans ſa fureur, il me fit éprouver des traitement affreux ; mais le plus

terrible fut d'exiger de moi que je devinsse l'instrument de sa vengeance contre ma chère Mirza, qui avoit refusé de se rendre à ses desirs. Je rejettai avec horreur une pareille commission; irrité de ma désobéïssance, il courut sur moi l'épée nue; j'évitai le coup qu'il vouloit me porter; je le désarmai, & il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le tems d'enlever Mirza & de fuir avec elle dans une chaloupe.

SOPHIE.

Que je le plains, ce malheureux, quoique criminel! Mais son crime me paroit digne de grace.

VALERE.

Je m'intéresse à leur sort. Ils m'ont rappellé à la vie, ils ont sauvé la tienne. Je les défendrai aux dépens de mes jours. Restons quelque tems ici, & tâchons avec les débris du vaisseau, d'en construire un propre à nous hasarder sur mer. J'irai moi-même voir son gouverneur. S'il est françois, il doit être humain & généreux.

MIRZA.

Ah! Monsieur le Gouverneur est bien bon & bien humain.

ZAMORE.

Je fus à lui dès l'âge de huit ans; il se plaisoit à m'instruire, & m'aimoit comme si j'eusse été son fils; mais il n'en a jamais eu, ou peut être en est-il privé, ce qui paroît l'affliger. On l'entend souvent soupirer, & il semble cacher quelque grand chagrin. Je l'ai surpris quelquefois versant des larmes. Il adore sa femme & elle le paye

bien de retour ; ſon cœur eſt extrêmement tendre ; s'il ne dépendoit que de lui, j'aurois ma grace ; mais il faut un exemple. Il n'y a point de pardon à eſpérer pour un Eſclave qui a levé la main ſur ſon Commandant.

SOPHIE.

Que ce Gouverneur m'intéreſſe ! A ce récit, j'éprouve une émotion... Son nom ?

ZAMORE.

Il ſe nomme Monſieur de Saint-Frémont.

SOPHIE.

Cé nom ne m'eſt point connu ; mais peut-être comme François pourra-t'il me donner des renſeignemens ſur mon père.

VALERE, *regardant du côté du rocher.*

Que vois-je ? Des Eſclaves qui nous examinent & qui viennent avec précipitation vers nous. L'un d'eux apporte des chaines.

SOPHIE.

Malheureux, vous êtes perdus.

ZAMORE, *ſe retournant & voyant les Eſclaves.*

Mirza, c'en eſt fait ; nous ſommes découverts.



SCENE XII.

FELICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE, ZAMORE, un INDIEN, plusieurs ESCLAVES *qui descendent en courant de dessus le rocher.*

L'INDIEN, *à Zamore.*

SCELERAT, tu nous as fait parcourir bien du chemin.

MIRZA.

Qu'on me fasse mourir avant lui.

ZAMORE.

O ma chère Mirza!

L'INDIEN.

Qu'on les enchaîne.

VALERE.

Monsieur, écoutez nos prières : Qu'allez-vous faire de ces malheureux ?

L'INDIEN.

Un exemple terrible. On va les faire périr à coups de flèches.

SOPHIE.

Vous les emmenez pour les faire mourir ? Vous nous ôterez plutôt la vie à tous les trois, avant de les arracher de nos bras.

VALERE.

Que fais-tu, ma chère Sophie ? Nous avons tout espoir auprès du Gouverneur. Monsieur, êtes-vous François ?

L'INDIEN.

Je suis Indien.

SOPHIE.

Ah ! vous ne leur ferez point de grace.

L'INDIEN.

Elle ne dépend pas de moi, & Monsieur le Gouverneur doit un exemple à la Colonie. Vous ne connoissez point cette maudite race ; ils nous égorgeroient sans quartier. Voilà ce qu'on doit toujours attendre des Esclaves qu'on instruit ; ils sont nés pour être sauvages & domptés comme les animaux.

SOPHIE.

Quel affreux abus ! La nature ne les a point fait Esclaves ; ils sont hommes comme vous.

L'INDIEN.

Quel langage tenez vous là, Madame ?

SOPHIE.

Le même que je tiendrois à votre Gouverneur. La reconnoissance me fait d'abord intéresser à ces infortunés, & celui dont vous tenez la place étoit sans doute un homme atroce qui se faisoit un plaisir d'être barbare.

ZAMORE.

Ah ! Madame, cessez de le prier, son ame est endurcie & ne connoît point l'humanité. Il est de son emploi d'exercer journellement la cruauté,

il croiroit manquer à son devoir, s'il ne la pousſoit jusqu'à la barbarie.

L'INDIEN.

Insolent!

ZAMORE.

Je ne te crains plus; je connois mon sort, & je le subirai.

MIRZA.

Moi seule ai fait le mal, Zamore est innocent. C'est moi qui ai tué le Maître des Esclaves; vous devez me faire mourir & conserver ses jours qui sont attachés à ceux de notre Gouverneur. Monsieur de Saint-Frémont a besoin de Zamore & moi seule dois servir d'exemple.

ZAMORE.

Je suis seule coupable. Mirza ne savoit rien du coup que j'ai porté, n'abuse point de sa foiblesse, l'Amour seul lui inspire cette générosité.

SOPHIE.

Que leur malheur les rend intéressant! que ne ferois-je point pour les sauver?

FELICIO.

Ah! ma pauvre Maîtresse! il n'y a pas d'espoir. Nous sommes dans un pays de sauvages & les plus policés sont les plus durs.

VALERE, *à l'Indien.*

Emmenez-nous, Monsieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer de ce lieu. (*A part.*) J'espère fléchir le Gouverneur & retrouver ma fille.

L'INDIEN.

J'y consens avec plaisir, d'autant que nous n'avons point le même danger à courir, pour sortir de cette Isle, que vous avez eu à y arriver : sans doute votre vaisseau a fait naufrage.

VALERE.

Oui Monsieur, mais comment avez-vous pu aborder ?

L'INDIEN.

J'ai tout risqué pour le bien de la Colonie, voyez s'il est possible de leur faire grace. On ne peut plus venir à bout d'aucun Esclave ; les jours de notre Gouverneur sont peut-être en danger, & ces deux misérables ne seront pas plutôt punis, que le calme reviendra dans les habitations. Il est fort extraordinaire que tous les Citoyens demandent un exemple & gémissent de leur destinée quoique la loi l'exige.

FELICIO.

Quelles loix ! les hommes ne pourront-ils jamais vivre en paix, & faudra-t-il toujours les voir passer leur vie à se tourmenter, à se détruire les uns les autres ?

L'INDIEN, *aux Esclaves.*

Faites-les marcher devant.

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, que j'obtienne au moins de vous qu'on ne les maltraite point !

L'INDIEN.

Ne craignez rien, Madame, vous allez être témoin comme leurs camarades vont en avoir soin ;

ils sont instruits qu'ils doivent périr ; ils n'auront garde de leur faire du mal.

VALERE.

Dieu tout puissant ! exauce nos vœux.

FELICIO.

Je quitte cet azile avec peine.

SOPHIE.

Hélas! que je regrette ces malheureux! ma fille !.... Que notre sort est affreux.

(On emmène Zamore & Mirza ; les autres personnages les suivent & tous vont s'embarquer ; un instant après on voit passer un navire, où les Esclaves exécutent une simphonie de mort.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre change & repréſente un Salon de compagnie, meublé à l'Indienne. Azor & Betſi entrent, portant un cabaret avec du café, qu'ils poſent ſur une table.

SCENE PREMIERE.

AZOR, BETSI.

BETSI.

EH ! bien Azor, que dit-on de la pauvre Mirza, & de Zamore ? on les fait chercher par tout.

AZOR.

On parle de les faire mourir ſur le rocher de l'habitation; je crois même qu'on en fait les préparatifs. Je tremble qu'on ne les retrouve, j'en frémis.

BETSI.

Mais Monſieur le Gouverneur peut leur faire grace, il en eſt le Maître.

AZOR.

Il faut bien que cela ſoit impoſſible; car il aime Zamore, & il dit qu'il n'a jamais eu à ſe plaindre

de lui. Toute la Colonie demande leur mort, & il ne peût la refuser, sans se compromettre.

BETSI.

Notre Gouverneur n'étoit point fait pour être un tyran.

AZOR.

Comme il est bon avec nous ! tous les François sont de même. Les Indiens sont bien plus cruels.

BETSI.

L'on m'a assurée que dans les premièrs tems nous n'etions pas Esclaves.

AZOR.

Tout nous porte à le croire. Il y a encore des pays où les Sauvages sont libres dans leurs climats.

BETSI.

Que notre sort est cruel !

AZOR.

Ah ! nous sommes bien à plaindre.

BETSI.

Et personne ne prend notre défense. On nous défend même de prier pour nos semblables.

AZOR.

Hélas ! le père & la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du supplice de leur fille.

BETSI.

Quelle férocité !

AZOR.

Voilà notre destin.

BETSI.

Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamore a-t-il tué l'Intendant ?

AZOR.

On m'a assuré que c'étoit par jalousie. Tu sais bien qu'il étoit l'Amant de Mirza.

BETSI.

Oui, c'est toi qui me l'as appris.

AZOR.

L'Intendant l'aimoit aussi.

BETSI.

Mais il ne devoit point le tuer pour cela.

AZOR.

C'est vrai.

BETSI.

Il y avoit donc d'autres raisons ?

AZOR.

Cela se peut bien ; mais je les ignore.

BETSI.

Si on pouvoit les faire échapper ; je suis sûre que Monsieur & Madame de Saint-Frémont n'en seroient point fâchés.

AZOR.

Je le crois bien ; mais ceux qui s'y exposeroient joueroient gros jeu.

BETSI.

Sans doute : mais il n'y auroit pas punition de mort.

AZOR.

Peut-être. Je sais bien que je ne m'y exposerois point.

BETSI.

Il faudroit au moins parler à son père & à sa

mère ; ils pourroient gagner les autres Esclaves. Tous aiment Zamore, & on ne le feroit pas périr.

AZOR.

On parle de faire mettre le Régiment sous les armes.

BETSI.

Il n'y a plus d'espoir.

AZOR.

Nous devons, au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéissance.

BETZI.

Tu as raison, fais-le si tu peux, car je n'en aurois jamais la force... Mais voici Madame.

SCENE II.

AZOR, BETSI, EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT.

Mde. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

QUE je vous fais bon gré, ma chère amie, de venir passer la matinée avec moi ! Nous avons bien du chagrin.

(*Elle fait un signe à Betsi & à Azor qui sortent.*)



SCENE III.

EMILIE, Mde. DE SAINT-FREMONT.

EMILIE.

Vous! Comment donc? Monſieur de Saint-Frémont n'eſt point ici. C'eſt toujours la fatale aventure de votre Intendant.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Mon époux eſt ſorti pour cette malheureuſe affaire. Il eſt allé à une des habitations; ſa préſence y eſt néceſſaire. Depuis cette cataſtrophe, la révolte règne dans l'eſprit de nos Eſclaves; tous ſoutiennent que Zamore eſt innocent, & qu'il n'a tué l'Intendant que parce qu'il s'y eſt vu forcé. Les Indiens ſe ſont réunis pour demander la mort de Zamore & de Mirza, & on les fait chercher par-tout.

EMILIE.

Je ſuis de votre avis; ils ſont à plaindre, mais peut-être que ce cruel exemple eſt néceſſaire.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Il eſt vrai que la loi prononce le ſupplice de Zamore, mais mon mari lui fait grace dans le fond de ſon ame, quoiqu'il ait rendu ſon jugement, ainſi que celui de la pauvre Mirza, qui périra avec ſon amant. Je la plains d'autant plus qu'elle n'avoit de ſa nation que la ſimplicité; elle étoit douce,

bonne, & c'étoit parmi les esclaves ce que nous avions de mieux. Leurs attentions & leur zèle étoient remarquables, & c'est un grand chagrin pour nous de les perdre.

EMILIE.

Le sort de vos esclaves est bien doux en comparaison de celui des nôtres, & les habitans s'en plaignent. Songez, ma bonne amie, que ces malheureux sont habitués depuis des siècles à un traitement dur. J'ai souffert comme vous, pour me familiariser à cette rigueur, mais nos mœurs & nos loix semblent nous la prescrire.

Madame DE SAINT-FREMONT.

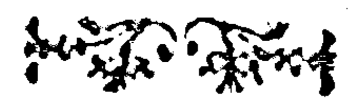
Ne sont-ils pas assez à plaindre d'être dans l'esclavage? Faut il du matin au soir les faire accabler de coups? Vois-t'on des habitations mieux tenues que les nôtres? Mon mari a remarqué qu'en les menant par la douceur on en faisoit tout ce qu'on vouloit.

EMILIE.

Vous avez donc un secret particulier?

Madame DE SAINT-FRENONT.

Ne parlons plus de peines domestiques? J'ai besoin de me distraire; prenons du café. (*Elle appelle.*) Betsi, Betsi?



SCENE

SCENE IV.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, BETSI.

(*Betsi, d'après un geste de madame de Saint-Fré-mont, verse le caffé.*)

Mde. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

ASSEYONS-NOUS. (*Elles s'asseyent.*) Que je suis inquiète! Mon mari ne revient pas.

EMILIE.

Vous ne pouvez vivre un moment sans lui.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Il est vrai; privée de tous mes parens, & n'ayant point la douceur d'être mère, depuis dix ans que nous sommes ensemble, je n'ai pu m'habituer à rester deux heures sans le voir.

SCENE V.

EMILIE, Mde DE SAINT-FREMONT, BETSI, AZOR.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

QU'Y a-t-il de nouveau, Azor?

AZOR.

C'est un navire qui vient d'arriver au port, & dont le Capitaine demande à vous parler.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Faites entrer.

(*Azor s'en va.*)

SCENE VI.

EMILIE, Mde. DE SAINT-FREMONT, BETSI, UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

MADAME, après avoir rempli les devoirs que ma place m'impose, mon plus grand empressement est de vous instruire d'une aventure intéressante qui nous est arrivée hier au soir. Jamais le Ciel ne fut plus beau, la mer plus calme. J'étois sur le pont, & lorsque j'apperçus une espèce de caisse flottant sur les eaux & venant à nous; j'envoyai tout de suite des matelots qui me l'apportèrent. Quelle fut ma surprise, quand j'apperçus dans cette boîte un enfant beau comme l'amour: c'étoit une petite fille. Elle nous dévoroit de caresses, comme si elle eût connue le prix du service que nous venions de lui rendre. Elle paroît avoir à-peu-près trois ans; à peine bégaye-t'elle quelques mots.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Que je vous sais bon gré, Monsieur, de me faire part de cette belle action. Je vous demande cet

enfant ; je suis plus en état que personne de lui faire un sort.

LE CAPITAINE.

Madame, vous me prévenez. Mon projet étoit de vous l'offrir.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Où est-elle ? Qu'on aille me la chercher, je brûle d'impatience de la voir.

LE CAPITAINE.

Madame, vous serez bientôt satisfaite ; elle est chez vous entourée de tous vos domestiques.

BETSI.

Ah ! Madame, je vais bien vîte vous l'apporter.

(Elle sort.)

SCENE VII.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE.

EMILIE.

QUE la providence est admirable dans ses vues !

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

En voilà bien une preuve. Cet enfant devoit périr cent fois. Que sa position m'attendrit, la voici !

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.
BETSI, portant BEBE.

BETSI.

MADAME, voilà cette pauvre petite.

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

Ah, qu'elle est jolie! (*La prenant sur ses genoux.*) Viens, mon enfant, que je t'embrasse; tu vas devenir ma fille.

BETSI.

Ah! Madame, qu'il n'y ait que moi qui soit sa bonne.

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

Oui, tu le seras. (*Réfléchissant.*) Qu'il me tarde que Monsieur de Saint-Frémont arrive! ah! je l'entends. Quel plaisir pour son ame sensible!

EMILIE.

Vous avez raison, ma bonne amie; car il aime bien les enfans.

SCENE IX.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, BETSI, BÉBÉ, M. DE SAINT-FREMONT.

Madame DE SAINT-FREMONT, *à son mari, sans se lever.*

AH! mon cher ami! vois le présent que le Ciel nous envoie. Un enfant que Monsieur le Capitaine a trouvé sur la mer. Il a pensé qu'il pourroit me faire plaisir en nous le donnant. Crois-tu, mon ami, qu'il se soit trompé?

M. DE SAINT-FREMONT.

Je partage ta joie, & cet Orphelin ne pouvoit mieux tomber qu'entre tes mains.

Madame DE SAINT-FREMONT.

C'est une Orpheline, mon ami; c'est une petite fille.

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'elle est intéressante!

LE CAPITAINE.

Son aventure ne l'est pas moins. C'est un être que les flots semblent avoir respecté & que j'ai eu le bonheur de rencontrer avant d'arriver au port.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! c'est commencer de bonne heure la carrière de l'infortune! (*à part.*) Mais quel souvenir se réveille dans mon cœur! quels traits! où mon esprit va-t-il s'égarer? il me semble voir le portrait de ma fille; de ma fille, peut-être plus malheureuse que cette inconnue, puisque le sort l'a mise dans nos mains.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Regarde la donc, mon ami, tu n'as point jetté les yeux sur elle, & je crois que la pauvre petite veut aller à toi.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma bonne amie, donne-la-moi que je la baigne de mes pleurs. (*Il la dévore de baiser.*)

EMILIE *à part.*

Quel dommage que deux personnes si respectables n'ayent point d'enfans!

Madame DE SAINT-FREMONT.

Mon ami, nous n'avons plus rien à désirer. Nous allons te laisser avec Monsieur.

(*Elles sortent.*)



SCENE X.

LE CAPITAINE, M. DE SAINT-FREMONT.

M. DE SAINT-FREMONT.

Je compte, Monſieur le Capitaine, que vous reſterez avec nous, tout le tems que vous ſerez dans ce pays.

LE CAPITAINE.

Monſieur le Gouverneur, je ſuis ſenſible à l'honneur que vous me faites.

M. DE SAINT-FREMONT.

Etes vous chargé de quelque paquet pour moi?

LE CAPITAINE.

Oui, Monſieur: en voilà de Paris & de Breſt. Je vous laiſſe lire vos dépêches, & vais joindre votre Secrétaire.

M. DE SAINT-FREMONT.

Allez, mon ami, vous nous faites aujourd'hui un préſent bien précieux.

(*Le Capitaine ſort.*)



SCENE XI.

M. DE SAINT-FREMONT, *seul, décachetant ses lettres avec précipitation.*

C'EST de mes deux correspondans. Que d'affections différentes déchirent mon ame! Je forme deux vœux à la fois & bien différens... pour retrouver des infortunés que j'ai laissés en France, & pour qu'on ne puisse jamais découvrir Zamor, & la malheureuse Mirza. (*Il s'assied & lit.*)

» Mes recherches ont été vaines; il faut que les
» femmes que vous m'avez recommandées ayent
» changé de nom, on ne les connoit nulle part. Je
» suis fâché de n'avoir pas de meilleures nouvelles à
» vous donner. » (*Après avoir lu.*)

C'est donc envain que j'ai fait passer des biens immenses pour ma fille & pour celle qui devoit un jour être ma femme. Je veux rendre leur sort heureux, & la fortune jalouse s'oppose continuellement à mes desirs. Voyons l'autre lettre. (*Il lit.*)

« Je souhaite que ce que je vais vous marquer
» puisse calmer vos inquiétudes; un de mes amis
» m'a donné des renseignemens sur des femmes
» qu'il a rencontrées pendant son séjour à Lyon.
» Je pars à l'instant pour m'en instruire moi-même,
» & si c'est votre fille & votre Claire, elles ne
» pourront point me cacher ce qu'elles sont. Je
» prends trop d'intérêt à tout ce qui vous concerne
» pour négliger la moindre circonstance. » (*Après avoir lu.*)

J'en suis bien sûr. Ces Messieurs de Paris font les Seigneurs dans la Capitale, & s'occupent fort peu des intérêts d'autrui. (*Par réflexion.*) Que cet enfant me rappelle la jeunesse de ma fille!.... Eloignons un souvenir qui me déchire l'ame. Cruels parens! Qu'avez vous fait?..... Il ne faut plus y penser. Occupons-nous des affaires de l'Etat. Le crime de Zamore jette la colonie dans l'allarme. A quel prix suis-je forcé de la rassurer.

SCENE XII.

M. DE SAINT-FREMONT, Mad. DE SAINT-FREMONT, BETSI, BEBE.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

MON ami, tu ne saurois concevoir ma joie. Cet enfant produit dans mon ame une satisfaction inexprimable. Ses traits inspirent le plus tendre interêt : que sa physionomie est heureuse!

M. DE SAINT-FREMONT, *considérant Bébé.*

Hélas! que me dis tu? J'y trouve un rapport singulier à des personnes qui me furent bien chères, & dont l'infortune les rend plus intéressantes. Je ne puis regarder cet enfant sans verser des larmes. (*A part.*) Oui, c'est sa ressemblance : c'est ma fille. C'est une punition du Ciel qui me la fait paroître telle, pour réveiller dans mon ame un souvenir trop cher, & à la foi de mes sermens.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *fait signe à Betsi d'emmener Bébé avec qui elle sort.*

SCENE XIII.

M. & Mad. DE SAINT-FREMONT,

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QUE dis-tu, mon ami? Toi, parjure! M'as-tu manqué de foi? Ah! parle: je te pardonne tout, pourvu que ton cœur me reste. Je te fais grace de tes erreurs. Si cette enfant est à toi, elle m'en fera plus chère, & je deviendrai sa mère..... Tu détournes ton visage: tu pleures. Ah, mon ami! je n'ai plus votre confiance: je vous deviens importune, je vais me retirer.

M. DE SAINT-FREMONT.

Toi, me gêner! Ah! si j'avois pu m'écarter de mon devoir, tes vertus me rameneroient à tes pieds, plus amoureux encore de tes charmes par tes rares qualités.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Mais tu me caches un secret ennui; avoue-le-moi: tes soupirs étouffés t'ont à moitié trahi. La France te fut chère; c'est ta Patrie......... une inclination.

M. de SAINT-FRÉMONT.

Arrête; arrête, chère épouse, & ne va point r'ouvrir une plaie qui s'étoit fermée auprès de toi. Je crains de t'affliger.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Si je te suis chère, il faut m'en donner une preuve.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Laquelle exiges-tu?

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Que tu me révèles ce qui t'afflige.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Vas, tu soulages mon cœur : pourvu que mon récit n'allarme pas le tien.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Ce cœur partagera tes peines. Ne me cache pas la plus petite circonstance.

M. DE SAINT-FREMONT.

J'étois le plus jeune de sept enfans, dans une Province où les cadets n'ont rien. Mes parens m'envoyèrent à Paris pour demander de l'emploi à la Cour. Je fis la connoissance d'un brave Officier Ecossois qui y étoit venu pour le même sujet. Il n'étoit point riche, & avoit une fille au Convent. Il m'y mena. Cette entrevue nous devint funeste à tous les deux ; son père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée, & me recommanda d'aller voir sa fille, il dit même qu'on pouvoit me la confier, quand elle voudroit sortir. Ce brave ami, ce bon père ne prévoyoit pas les suites que son imprudence n'occasionna que trop: il fut tué dans une bataille : sa fille resta seule dans le monde, sans parens & sans connoissances : elle ne voyoit que moi, & paroissoit ne désirer que ma présence. L'amour me rendit coupable : épar-

gne-moi le reste. Je fis le serment d'être son époux: voilà mon crime.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé de vous même à l'abandonner?

M. DE SAINT-FREMONT.

Qui, moi? avoir abandonné une femme si parfaite! Ah! la plus longue absence ne me l'auroit jamais fait oublier, si je ne t'avois connue. Je ne pouvois l'épouser sans le consentement de mes parens: elle devint mère d'une fille. Mes parens vinrent à découvrir notre liaison, ils employèrent l'autorité pour nous désunir; Claire, (c'étoit son nom), en pensa mourir de désespoir. Je fus enlevé: on obtint un brevet de Capitaine dans un Régiment qui partoit pour l'Inde, & l'on me fit embarquer. Peu de tems après, on me donna la fausse nouvelle que Claire étoit morte, & qu'il ne me restoit que ma fille: ce qui me détermina à solliciter ta main. Mais à peine fûmes-nous unis, que le cruel parent, qui m'avoit trompé, m'apprit qu'elle vivoit encore.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! à quel funeste prix j'ai le bonheur d'être unie avec toi! Mon ami, tu es plus à plaindre que coupable. Claire elle-même te justifieroit, si tu pouvois lui faire connoître tes regrets. Il faut faire les plus vives recherches pour que ton bien & le mien puissent t'acquitter envers ces infortunées. Je n'ai point d'autres parens que les tiens: je fais ta fille mon héritière,

M. DE SAINT-FREMONT.

Ah! digne épouse! j'admire tes vertus, & je ne vois que Claire qui eût été capable de les imiter! C'est donc aux deux extrêmités du monde que j'etois destiné à rencontrer ce qu'il renferme en femme de plus grand & de plus admirable.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Tu mérites une compagne digne de toi : mais, mon ami, songe que tu portes le nom de mon père ; & que cette seule erreur peut tromper Claire. Peut-être sa mauvaise position l'a-t-elle forcée de faire la même chose. Ainsi, il faut écrire à tes parens même. Mon père, en te donnant son nom, n'avoit d'autre but que de te céder sa place.

M. de SAINT-FREMONT.

Je signe mon véritable nom dans toutes les lettres que j'écris. Si Claire existoit, elle eût reçu de mes nouvelles, & elle m'auroit retrouvé.

SCENE XIV.

M. & Madame DE SAINT-FREMONT, AZOR, UN JUGE.

AZOR.

MONSIEUR le Gouverneur, voilà Monsieur le Juge.

LE JUGE.

Notre Gouverneur, je viens vous apprendre que ces criminels sont pris.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Quoi ! sitôt ? le tems auroit pu effacer leur crime.

M. DE SAINT-FREMONT, *affligé.*

Quel affreux exemple je suis obligé de donner !

LE JUGE.

Rappellez-vous, Monsieur, dans cette circonstance la disgrace de votre beau-père. Il fut contraint de quitter sa place, pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

M. DE SAINT-FREMONT, *à part.*

Malheureux Zamore, tu vas périr ! Je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au supplice ! (*Haut.*) Que mes soins lui deviennent funestes ! Si je l'avois laissé dans ses mœurs sauvages, il n'auroit jamais prémédité ce crime. Il n'avoit point dans l'ame des inclinations vicieuses. L'honnêteté & la vertu le distinguoient dans le sein de l'esclavage. Elevé dans une vie simple & laborieuse, malgré l'instruction qu'il avoit reçue, il n'oublioit jamais son origine. Qu'il me seroit doux de pouvoir le justifier ! Comme simple habitant, j'aurois pu peut-être adoucir son arrêt ; mais comme Gouverneur, je suis forcé de le livrer à toute la rigueur des loix.

LE JUGE.

Il est nécessaire qu'on exécute tout de suite leur arrêt : &, pour comble de malheur, deux Euro-

péens, accompagné d'une femme, ont excité une révolte générale parmi les esclaves. Ils ont dépeint votre Intendant comme un monstre. Les esclaves ont saisi, avec avidité, ces discours séditieux, & tous ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

M. DE SAINT-FREMONT.

Quels sont ces Etrangers ?

LE JUGE.

Ce sont des François qu'on a trouvés sur la côte où ces crimininels s'étoient réfugiés. Ils prétendent que Zamore leur a conservé la vie.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! ces malheureux étrangers sans doute ont fait naufrage : & la reconnoissance a produit seule ce zèle indiscret.

LE JUGE.

Vous voyez, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'y a point de tems à perdre, si vous voulez éviter la ruine générale de toutes nos habitations. C'est un mal désespéré.

M. DE SAINT-FREMONT.

Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les ames sensibles! Ce n'est point de votre faute, si les mœurs de votre pays vous ont familiarisé avec ces traitemens durs que vous exercez sans remords sur des hommes qui n'ont d'autres défauts que leur timidité, & dont les travaux mercénaires accroissent notre fortune, en augmentant notre puissance sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les

Souverains rendent leurs ſujets heureux. Tout citoyen eſt libre ſous un bon maître, & dans ce pays d'eſclavage, il faut être barbare malgré ſoi. Eh ! comment puis-je m'empêcher de me livrer à mes réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon cœur : « Sois bon & ſenſible au ſort » de ces malheureux » ? mais n'importe, vous voulez un exemple, il ſe fera, quoique mes eſclaves aſſurent que Zamore eſt innocent.

LE JUGE.

Pouvez-vous les en croire?

M. DE SAINT-FREMONT.

Ils ne peuvent m'en impoſer dans cette circonſtance, & je connois plus qu'eux les vertus de Zamore. Vous exigez qu'il meure ſans l'entendre. J'y conſens : vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi l'intérêt de la Colonie.

LE JUGE.

Vous le devez, Monſieur le Gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous ſommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes ſous les armes.

M. DE SAINT-FREMONT.

Suivez-moi : nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mon ami, je vous vois ſortir avec peine.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma préſence eſt néceſſaire pour rétablir l'ordre & la diſcipline.

(*Le Juge & M. de Saint Frémont ſortent*).

SCENE

SCENE XV.

Madame de SAINT-FREMONT, EMILIE.

(Emilie entre par la couliſſe oppoſée.)

EMILIE.

LE Juge criminel ! Qu'y a-t-il de nouveau, ma chère de Saint-Frémont ?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Ah ! ma tendre amie ! Que vous arrivez heureuſement pour moi ! Je ſuis déſeſpérée.. Ces malheureux ſont retrouvés. Monſieur de Saint-Frémont eſt forcé de recourir aux armes ! Ah ! peut-être va-t-il s'expoſer ? Que nous ſommes à plaindre ! Convenez que la poſition de mon mari eſt bien cruelle. Vous ne pourriez jamais vous repréſenter avec quelle tendreſſe il aimoit cet Eſclave, & les circonſtances le forcent à être témoin de ſon ſupplice.

EMILIE.

Vous ne parlez que de lui ; mais je plains encore plus cette malheureuſe Mirza. Peut-être n'eſt-elle pas complice du crime de ſon amant, & l'on devroit plutôt s'intéreſſer à elle.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Pouvez-vous douter que nous ne la regrettions pas ? Mais il y a peu de tems que nous l'avons, & Zamore eſt à Monſieur de Saint-Frémont dès l'enfance. La pitié nous parle pour tous les deux ; mais

il est bien naturel que nous soyons plus attachés à l'un qu'à l'autre.

EMILIE.

Je suis de votre avis ; mais il faut prendre votre parti sur leur sort. Vous voyez dans quel trouble sont tous les habitans. Si cet attentat restoit impuni, nous aurions tout à craindre de nos Esclaves.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Que nous veut Betsi ? Son air troublé m'allarme.

EMILIE.

Elle est en effet toute chargée.

SCENE XVI.

Madame DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QU'Y a-t'il encore de nouveau, Betsi, tu es bien agitée !

BETSI, *avec ambition.*

Je ne puis revenir de ce que je viens de voir. Monsieur le Gouverneur n'est point ici ?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Non : il vient de sortir.

EMILIE.

Parles donc.

BETSI.

Ah ! Laiſſez-moi reprendre mes ſens ; ce qui vient de ſe paſſer reſtera toujours gravé dans ma mémoire.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *troublée.*

Je frémis.

BETSI.

Ne vous allarmez point, ce que je vais vous apprendre intéreſſera votre ame ſenſible. Nous étions ſur la terraſſe du chemin qui conduit à l'habitation, tous occupés à divertir notre chère petite, quoique nous ayons le cœur bien triſte ; Monſieur le Capitaine étoit auſſi avec nous, de tems en tems nous jettions les yeux du côté de l'habitation. Nous voyons arriver de bien loin le père de Mirza avec un autre Eſclave, & une étrangère au milieu deux, courant à grands pas, les cheveux épars & la douleur peinte ſur ſon viſage ; ſes yeux étoient fixés vers la terre, & quoiqu'elle marchât vîte, elle avoit l'air d'être fort occupée. Lorſqu'elle a été preſqu'en face de nous, l'enfant que je tenois dans mes bras, s'eſt élancée & j'ai eu toutes les peines du monde à la retenir ; juſqu'à ce moment, elle n'avoit encore articulé aucune parole diſtincte ; après avoir bien fixé cette femme, elle a crié : *Maman*, *Maman*, d'une voix aſſurée. Alors cette Françoiſe lève les yeux ſur nous & reconnoiſſant ſon enfant : que vois-je, dit elle, en pouſſant un cri perçant, c'eſt ma fille ; oui c'eſt elle, grand Dieu ! vous me l'avez rendue : à ces mots, elle tombe évanouie ; on ouvre la grille, nous allons auprès d'elle, & tous les ſecours poſſibles pendant quelques inſtants, n'ont

pu la faire revenir. Les caresses seules de sa fille l'ont rappellée à la vie; elle s'est jettée au cou de sa mère; ses innocentes mains la tenoient embrassée; elle la couvroit de ses baisers. Cette tendre mère a repris ses sens. Jugez, Madame, de sa joie en voyant sa fille dans ses bras. Elle pleuroit; mais c'étoit des larmes de plaisir, & cette scène touchante nous en a fait repandre à tous.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Quel spectacle intéréssant!

EMILIE.

Que ce récit m'attendrit.

BETSI.

Monsieur le Capitaine lui a appris par quelle heureuse rencontre il avoit sauvé son enfant; aussitôt cette mère éperdue a baisé les mains de son libérateur. Ah! Madame! si vous aviez vû avec quelle reconnoissance elle l'exprimoit! elle le nommoit son Dieu tutélaire, son bienfaiteur; mais un chagrin mortel, dit-elle, empoisonne ma joie. Elle nous a appris que Zamore l'avoit sauvée de la fureur des flots; elle a ajouté qu'elle mourroit aux pieds de Monsieur le Gouverneur, si elle n'obtenoit la grace de ces malheureux; Monsieur le Capitaine lui apromis de se joindre à elle; elleimplore votre secours, elle demande à vous parler... Mais la voici.

SCENE XVII.

Madame DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI, LE CAPITAINE, SOPHIE.

Mde. DE SAINT-FREMONT *à Emilie.*

AH! ma chère amie, qu'elle est intéressante!

SOPHIE *se jettant aux pieds de Madame de Saint-Fremont.*

O! ma bienfaitrice, j'embrasse vos genoux, ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui n'a d'autre espoir qu'en vos bontes.

Mad. DE SAINT-FREMONT *la relevant.*

Levez-vous, mon enfant; je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

SOPHIE.

Si j'avois perdu la vie quand notre Vaisseau s'est brisé sur les côtes, vous deveniez la mère de ma fille plus fortunée que moi, puisque vous l'aviez adoptée; celle qui lui a donné le jour vous intéressera-t-elle moins?

Mad. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

Sa jeunesse, sa sensibilité touchent la mienne à un point que je ne puis exprimer. (*A Sophie.*) Etrangère intéressante, je vais tout employer pour vous faire accorder la grace que vous exigez de mon

époux. Croyez que mon cœur partage ce que le vôtre souffre: je sens combien ces infortunés doivent vous être chers.

SOPHIE.

Sans le secours de Zamore, aussi intrépide qu'humain, je périssois dans les flots. Mon époux, prêt à me suivre, a conservé ses jours par l'activité & le zèle que ce malheureux a employé pour nous secourir. Je lui dois le bonheur de vous voir, de retrouver ma fille. A l'une j'ai donné la vie, à l'autre je suis redevable de mes jours. Ce qu'il a fait pour moi lui donne sur mon cœur les droits de la nature; mais ces droits ne me rendent point injuste. Je ne m'intéresse point à des scélérats: mais à des êtres humains, sensibles & généreux, qui chérissent la vertu. Ils vous aiment, Madame, & le témoignage qu'ils rendent de vos rares qualités, fait assez voir qu'ils ne sont point coupables: mais ce que je puis vous exprimer, c'est leur humanité désintéressée, le zèle hospitalier avec lesquels ils nous ont reçus. Le sort qui les poursuit devoit plutôt leur inspirer la crainte que la pitié, & nous laisser périr sans secours. Loin de se cacher, Zamore a affronté tout péril, il s'est jetté dans la mer pour me sauver. Jugez, Madame, si, avec de tels procédés, un mortel peut avoir des sentimens inhumains. Son crime fut involontaire; & c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

LE CAPITAINE.

Je pense de même. Vous ignoriez, Madame, que votre Intendant étoit un homme cruel, un monstre qui a mérité son sort; il faisoit exercer sur

vos esclaves toute sa cruauté : on devroit l'étouffer, s'il vivoit encore.

EMILIE.

Il est vrai que cet homme avoit l'air dur.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Eh bien, ma bonne amie ! vous le voyez ; vous reconnoissez actuellement combien un châtiment cruel entraîne de désordres.

BETSI.

Ah ! c'est bien vrai !

LE CAPITAINE.

Trop de cruauté rend souvent plus indocile qu'une excessive bonté.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

On ne peut s'empêcher d'en convenir. Il n'y avoit pas d'esclaves plus soumis que les nôtres, tant que Zamore a régi nos habitations.

EMILIE.

Il vous étoit bien attaché.

SOPHIE, *transportée.*

Tout parle en sa faveur.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

Ma bonne amie, il faut nous réunir ensemble, il faut que les habitans demandent leur grace ; je me mets à leur tête, nous n'avons pas de tems à perdre. (*A Sophie.*) Et vous, chère inconnue, que je brûle d'envie de vous connoître ; je sens déjà que je vous aime : tout annonce en vous une femme bien née, votre physionomie. . . . . (*A part.*) Plus je la regarde, plus ses traits me frappent ;

mais les momens nous sont chers. Quand nous aurons obtenu le pardon de ces proscrits, je serai autorisée à lui demander qui elle est. (*Haut à Sophie.*) Retournez vers ces infortunés. (*Au Capitaine.*) Vous, Monsieur le Capitaine, accompagnez ses pas.

LE CAPITAINE.

Madame, c'est avec une entière satisfaction que je remplis vos ordres.

SOPHIE, *transportée.*

Ah, Madame! que de biens vous me faites à la fois! Hélas! que je voudrois, autant que je le désire, vous prouver ma reconnoissance! (*Elle lui baise les mains.*) Je vous laisse ma fille; vos gens la chérissent comme la vôtre : bientôt mon époux viendra s'acquitter avec vous de son devoir. (*A elle-même.*) Cher époux, quelle heureuse nouvelle je vais t'apprendre.

(*Elle sort avec le Capitaine.*)

SCENE XVIII.

Mad. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QUE pensez-vous, Emilie, de cette étrangère?

EMILIE.

Tout parle en sa faveur.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *en réfléchissant.*

J'y trouve une ressemblance si frappante....

EMILIE, *l'arrêtant.*

Avec Monsieur de Saint Frémont, n'est-ce pas? Votre tendresse pour lui fait que vous le voyez dans tout ce qui porte le nom de François; mais, quel rapport y a-t-il entre lui & cette étrangère?

Mad. DE SAINT FREMONT, *réfléchissant.*

Beaucoup peut-être. Seroit-il possible? Le hazard auroit produit une si heureuse rencontre!.. Mais pourquoi m'en étonner? La Providence est remplie de ces traits qui nous frappent: ce sont de ses coups.

BETSI.

Madame, voulez vous que je vous dise ce que j'en pense, & ce qui m'a étonné le plus? En la délaçant pour la faire respirer, j'ai vu dans son sein un médaillon à portrait: il y avoit d'un côté la figure d'une femme bien jolie, & de l'autre celle d'un homme qui ressemble à Monsieur le Gouverneur; mais à ne pas s'y tromper. Je l'ai bien examiné, & c'est comme je vous le dis.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Que m'apprenez-vous? Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite? Que je suis malheureuse!

BETSI, *affligée.*

Madame, si j'avois pu prévoir........

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Je ne t'en veux pas, ma chère Betsi. Va vîte

ſavoir ſi Monſieur Lebel n'eſt point ſorti; mais le voici.

EMILIE.

Qu'il a l'air troublé!

SCENE XIX.

Mad. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI, M. LE BEL.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *agitée.*

MONSIEUR le Bel, j'ai toujours reconnu en vous le plus grand zèle : il faut, dans cette circonſtance, m'en donner la plus forte preuve, & mettre la plus grande activité dans ce que je vais vous ordonner. Faites aſſembler chez moi les plus proches habitans & nos meilleurs amis. Il faut ſauver Zamore & Mirza.

M. LE BEL.

Ah, Madame! cela eſt impoſſible plus que jamais.

EMILIE.

Qu'y a-t-il encore?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Vous m'alarmez.

M. LE BEL.

Vous ignorez, Madame, ce qui ſe paſſe. Je viens de faire fermer vos portes par l'ordre de

Monsieu le Gouverneur. Tout est à feu & à sang.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *au désespoir.*

Malheureuse! que vais-je devenir! Que fait mon mari?

EMILIE.

Grand Dieu, quelle affreuse journée!

BETSI.

Je tremble, non pas pour moi, mais pour Monsieur le Gouverneur, pour mes camarades.

Mde. DE SAINT-FREMONT, *livrée à la plus grande douleur.*

Dieu tout puissant! mon mari est peut-être en danger. Qu'on ouvre les portes; que je vole à son secours, ou que je meure dans ses bras.

M. LE BEL.

Rassurez-vous, Madame, il n'y a rien à craindre pour Monsieur le Gouverneur. Il est à la tête du Régiment; mais, seroit-il au milieu du tumulte, tous les Indiens respecteroient ses jours; il en est trop chéri pour qu'aucun voulût lui faire du mal: c'est seulement à quelques habitans que les esclaves en veulent. Ils leur reprochent le supplice de Zamore & Mirza. Ils assurent que sans eux, Monsieur le Gouverneur ne les auroit jamais condamnés.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *agitée.*

Comment? on les fait mourir si-tôt!

M. LE BEL.

Non, Madame, pas encore; mais bientôt les malheureux ne seront plus.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *avec empressement.*

Non, Monsieur le Bel, ils ne périront point; mon mari sera touché de mes larmes, du désespoir de cette étrangère qui, peut-être mieux que moi, saura l'émouvoir. Son cœur n'a pas besoin d'être sollicité pour faire le bien; mais il peut tout prendre sur lui. (*A part.*) Et si c'étoit sa fille; grand Dieu! Il devroit tout à ces victimes que l'on traîne au supplice! (*Haut.*) Allons, Monsieur le Bel, il faut joindre mon mari, lui dire..... Mais dans ce moment, comment entrer dans une explication? Il faut que je le voye moi-même.

M. LE BEL.

Madame, vous ne devez pas vous exposer; permettez, avant, que je m'informe, & je reviens à l'instant.

(*Il sort.*)

SCENE XX.

Mde. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI.

EMILIE.

Ma chère amie, rassurez vous.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Eh! le puis-je! quand je vois un désordre effrayant menacer ce pays d'une ruine totale! Mais, Monsieur de Saint-Frémont, que fait-il? Où est-il? Trop d'alarmes à la fois déchirent mon cœur. Je ne puis rester plus long-tems dans cette cruelle incertitude; je vole sur ses pas.

EMILIE.

Calmez-vous un moment, ma chère amie, vous me faites bien de la peine; suis-je donc moins infortunée que vous? Attendons votre Secretaire; sa vigilance & son zèle nous tireront bientôt d'inquiétude.

Mde DE SAINT-FREMONT.

Qu'il tarde à venir!

BETSI, *avec empressement.*

Le voilà.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, M. LE BEL.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *allant au-devant de lui.*

EH bien, Monsieur le Bel?

M. LE BEL.

Madame, tout est possible, en ce moment, du moins dans la Ville, mais les Esclaves gagnent la campagne de ça & de là. Quand les Soldats les emmenent d'un côté, ils s'enfuient de l'autre.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Et Monsieur le Gouverneur, où est-il maintenant?

M. LE BEL.

Je ne sais précisément avec quel bataillon il est. Les deux Régimens sont dispersés: on dit seulement que Monsieur de Saint-Frémont ramène

le calme & remet l'ordre par tout où il passe. Il seroit bien difficile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation. Si déja ils ne nous ont pas dévancé ; car vous savez que la loi prescrit de faire mourir les criminels avant le coucher du Soleil. Ils n'ont plus que deux heures à vivre.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Courons tous.

M. LE BEL.

J'ai déjà converti plusieurs habitans ; ils sont tous prêts à vous suivre ; mais la course est bien longue ; vous ne pourrez pas y arriver en voiture ; les chemins sont tous rompus ou coupés, jusqu'au petit pont du Lac ; il faudra le traverser dans une barque : on conçoit à peine tous les dégâts qu'ils ont fait dans si peu de tems.

Madame DE SAINT-FREMONT,

Qu'importe, si nous avons le bonheur d'arriver assez à tems pour les sauver.

Fin du second Acte,



ACTE III.

Le Théâtre change & représente un lieu sauvage, où l'on voit deux collines en pente, & bordées de touffes d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé dont le sommet est une plate-forme, & dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène. On y monte du côté d'une des collines, de manière que les Spectateurs y peuvent voir arriver tous les personnages. Il y a de çà & de là quelques cabanes de Sauvages, & l'on apperçoit dans le fond le coucher du Soleil qui fait un bel horison.



SCENE PREMIERE.

VALERE, ZAMORE, MIRZA.

VALERE.

Vous voilà libres ; je vole à la tête de vos camarades ; mon épouse ne tardera pas long-tems à reparoître à nos yeux ; elle aura sans doute obtenu votre grace de Monsieur de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un instant, & ne vous perd point de vue.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ZAMORE, MIRZA.

ZAMORE.

QUE notre ſort eſt déplorable, ô ma chère Mirza! Il devient d'autant plus affreux, que je crains que le zèle que ce François met à vouloir nous ſauver, ne le perde lui-même, ainſi que ſon épouſe; quant à nous, nous ſommes tous réſolus. Le ſort qui nous pourſuit pourroit-il combler ſon injuſtice, en nous rendant les auteurs de la perte de ces généreux François?

MIRZA.

Hélas! que je les plains! Mais peut-être ſa digne épouſe aura pu fléchir notre bon Gouverneur. Ne nous affligeons point avant ſon retour.

ZAMORE.

Je bénis mon trépas, puiſque je meurs avec toi; mais qu'il eſt cruel de perdre la vie en criminel! On m'a jugé tel: notre bon Maître le croit, & voilà ce qui me déſeſpère.

MIRZA.

Je veux voir moi-même, Monſieur le Gouverneur: cette dernière volonté doit m'être accordée; je me jetterai à ſes pieds, je lui révélerai tout.

ZAMORE.

Hélas! que pourras-tu lui dire!

MIRZA.

MIRZA.

La cruauté de son Intendant, & l'injustice de son amour.

ZAMORE.

L'amour t'aveugle ; tu veux t'accuser pour me rendre innocent. Si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours? Non, ma chère Mirza, il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si je ne le partage avec toi.

MIRZA.

Je pense de même, je ne pourrois plus vivre sans te voir.

ZAMORE.

Qu'il nous auroit été doux de prolonger nos jours ensemble! ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que ce tyran reçut la mort; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La nature semble en ces lieux se mettre en opposition avec elle-même. Jadis elle nous paroissoit riante. Elle se présente à nos yeux sous divers aspects; tout nous retrace à la fois l'image du bonheur & de notre horrible destin. Ah! Mirza, qu'il est cruel de périr quand on aime!

MIRZA.

Que le sort qui nous attend me paroit cruel! je ne pourrai plus t'entendre, je ne pourrai plus te parler; cette idée me désespère; n'importe, il faut prendre notre parti. Nous mourrons à côté l'un de l'autre: la mort doit nous être plus chère qu'une vie qui nous eut séparés; ce seul espoir a ranimé mes forces.

ZAMORE.

Hélas! le soleil précipite sa course avec nos derniers momens. (*S'inclinant.*) Astre parfait, tu vas être témoin de notre fin cruelle, ta puissance divine pourra-t-elle permettre cette injustice? ton feu ranime tout; il pénètre jusqu'au centre de la terre; tu l'éclaires & tu laisses ensevelir notre innocence dans les ténèbres.

MIRZA.

Que tu m'attendris! je sens que mon courage m'abandonne; ne m'afflige point davantage; mais ce bon François revient à nous; que va-t-il nous apprendre?

SCENE III.

ZAMORE, MIRZA, VALERE.

VALERE.

Esclaves malheureux, il faut vous sauver. Profitez de ces instans précieux que vos camarades vous procurent; ils bouchent les chemins, répondez à leur zèle & à leur courage; ils s'exposent pour vous; fuyez dans un autre climat. Mon épouse, peut-être, n'obtiendra pas votre grace; on voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici, vous avez le temps de vous échapper par cette colline. Allez vivre dans les forêts: vos semblables vous ouvriront leur sein; vous y trouverez des secours

d'humanité que la nature inspire aux habitans des bois.

MIRZA.

Ce François a raison, viens, suis moi; il nous aime, profitons de ses conseils; cours avec moi, cher Zamore. Ne crains point de revenir habiter dans le fond de nos forêts; à peine tu te rappelles nos loix; & bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image!

ZAMORE.

Eh bien, je cède: ce n'est que pour toi que je chéris la vie. (*Il embrasse Valere.*) Adieu le plus généreux des hommes.

MIRZA.

Hélas! je vous quitte avec peine & sur tout avec celle de partir sans voir votre épouse.

VALERE.

Elle partagera vos regrets, n'en doutez point; mais fuyez des lieux trop funestes.

SCENE IV.

ZAMORE, VALERE, MIRZA. FELICIO, *accourant.*

VALERE.

Ah! vous avez tardé trop longtems (*à Félicio.*) Eh bien, Félicio?

FÉLICIO, *gayement.*

Monsieur, voici Madame; la joie brille dans

ses yeux. Tout en elle annonce le calme & la clémence.

VALERE.

Ah ! Dieu ?

SCENE V.

ZAMORE, MIRZA, VALERE, ELICIO, SOPHIE, LE CAPITAINE, plusieurs ESCLAVES.

SOPHIE *se précipitant dans les bras de Valere.*

Ah ! mon ami, remercions le ciel : notre enfant nous est rendu & ces malheureux obtiendront leur grace.

VALERE *dans la joie.*

Grand Dieu ! quel comble de bonheur !

SOPHIE.

Apprends, mon ami, que voilà notre bienfaiteur. Il a sauvé notre enfant, Madame de Saint-Fremont l'avoit adoptée, elle vouloit lui servir de mère.

ZAMORE.

Ah ! je reconnois à ce procédé sa belle ame, (*à Valere.*) Etranger généreux, le Ciel comble vos desirs, l'Etre suprême n'abandonne jamais ceux qui ne dégradent pas l'ouvrage de ses mains.

SOPHIE.

Enfin, j'ai vu ma fille ; j'ai joui de ses tendres caresses.

VALERE.

Qu'il me tarde de la ferrer dans mes bras! (*au Capitaine.*) Ah! Monfieur, que vous rendez nos jours fortunés!

LE CAPITAINE.

Tout autre, à ma place, en eut fait autant.

MIRZA.

Quel bonheur d'avoir fecouru ces François! ils nous doivent beaucoup, mais nous leur devons encore plus.

VALERE, *à Sophie.*

Mais qu'a-t-on réfolu pour ces malheureux?

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont a fait affembler fes meilleurs amis. Je l'ai inftruite de leur innocence; elle met tout le zèle poffible à les fauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéreffer en leur faveur; fon ame eft fi belle, fi fenfible aux maux des malheureux! Ah! mon ami, que la fortune en fa faveur a bien placé fes dons!

ZAMORE.

Son refpectable époux l'égale en mérite & en bonté.

LE CAPITAINE.

Ah! c'eft bien vrai.

SOPHIE.

Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

ZAMORE, *allarmé.*

Que vois je? Des Soldats qui arrivent en foule? Ah! nous fommes perdus.

SOPHIE.

Ne vous allarmez point, c'est sans doute pour un bien.

VALERE.

Je les défendrai au péril de ma vie. Hélas! ils alloient se sauver, quand Félicio a annoncé ton retour.

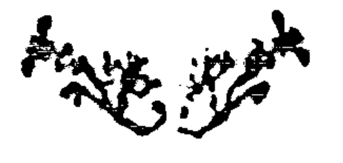
LE CAPITAINE.

L'Officier qui est à la tête de ce détachement est de mes amis; je saurai quelle est sa mission.

FELICIO, *à part.*

Je tremble pour ces malheureux.

(*Une Compagnie de Grenadiers & une de Soldats François se rangent au fond du Théâtre, la bayonnette au bout du fusil. En avant d'eux, se place une troupe d'Esclaves, avec des arcs & des flèches; ils ont à leur tête le Major, le Juge & l'Indien Intendant des Esclaves de M. de Saint-Frémont.*



SCENE VI.

ZAMORE, MIRZA, VALERE, FÉLICIO, SOPHIE, LE CAPITAINE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

LE CAPITAINE.

MONSIEUR le Major, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici?

LE MAJOR.

Une cruelle fonction. C'est pour faire exécuter l'arrêt de mort prononcé sur ces malheureux. (*Il montre Zamore & Mirza.*)

SOPHIE, *troublée.*

Vous venez pour les faire mourir?

LE MAJOR.

Oui, Madame.

VALERE.

Cet affreux Arrêt ne s'exécutera point.

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

LE CAPITAINE.

J'en ai été le témoin.

LE JUGE, *durement.*

Elle n'en est point la maitresse. Monsieur le Gouverneur lui-même ne pourroit la leur accorder; ainsi cessez de vous obstiner à vouloir les sauver, vous rendriez leur supplice plus terrible. (*Au Major.*) Monsieur l'Officier, exécutez les ordres qui vous ont été donnés : (*Aux Esclaves.*) Et vous, menez les criminels sur le haut du rocher. Tendez vos arcs.

VALERE.

Arrêtez.

(*Les Esclaves n'écoutent que Valere.*)

LE JUGE.

Obéissez.

(*Le Major fait un signe aux Soldats. Les Grenadiers courent avec la bayonnette, qu'ils présentent à la poitrine de tous les Esclaves, dont aucun ne remue.*)

ZAMORE, *courant au devant d'eux.*

Que faites-vous? Moi seul j'ai mérité vos coups. Que vous ont fait mes pauvres camarades? Pourquoi les égorger? Tournez vos armes sur moi. (*Il ouvre sa veste.*) Voilà mon sein; lavez dans mon sang leur désobéissance. La Colonie ne demande que ma mort; est-il necessaire de faire périr tant de malheureux qui ne sont pas complices de mon crime?

MIRZA.

Je suis aussi coupable que Zamore ; ne me séparez point de lui ; ôtez-moi par pitié la vie ; mon crime & mes jours sont attachés à sa destinée. Je veux mourir la première.

LE CAPITAINE, *au Major.*

Monsieur de Belfort, accordez-moi de faire retarder leur supplice ; je puis vous assurer qu'on s'occupe de leur grace.

LE MAJOR.

Monsieur le Juge, nous pouvons prendre ceci sur nous : attendons Monsieur le Gouverneur.

LE JUGE, *durement.*

Je n'écoute rien que mon devoir & la loi.

VALERE, *furieux.*

Barbare! Tu n'étois fait que pour être un bourreau. Quoique ta place endurcisse l'ame, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les loix ne te l'ont prescrit.

LE JUGE.

Monsieur le Major, faites conduire cet audacieux à la citadelle.

LE MAJOR.

Monsieur le Juge, c'est un François ; il rendra compte de sa conduite à Monsieur le Gouverneur, & je n'ai pas d'ordre à recevoir de votre part.

LE JUGE.

Exécutez donc, Monsieur, ceux qui vous ont été donnés.

SOPHIE, *avec héroïsme.*

Cet excès de cruauté me donne du courage. (*Elle court se placer entre Zamore & Mirza, les prend tous les deux par la main, & dit au Juge :*) Monstre ! ose me faire assassiner avec eux ; je ne les quitte point ; rien ne pourra les arracher de mes bras.

VALERE, *transporté.*

Ah ! ma chère Sophie, ce trait de courage te rend encore plus chère à mon cœur !

LE JUGE.

Faites-vous débarrasser, Monsieur l'Officier, de cette femme audacieuse ; vous ne remplissez pas votre poste.

LE MAJOR, *indigné.*

Vous l'exigez ; mais vous répondrez des suites. (*Aux Soldats.*) Soldats, séparez ces étrangers de ces malheureux.

(*Sophie jette un cri perçant, en serrant Zamore & Mirza contre son sein.*)

VALERE, *furieux, courant auprès de Sophie.*

Si l'on emploie la moindre force sur mon épouse, je me fais mettre en pièces.

LE CAPITAINE.

Je suis de leur parti.

FELICIO, *à part.*

Ah! mes pauvres Maîtres! Ne les abandonnons point; épuisons pour eux le reste de nos forces.

UN ESCLAVE.

Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.

Les Esclaves se rangent autour d'eux, & leur forment un rempart Les Grediers & les Soldats s'en approchent avec la bayonnette.)

LE MAJOR.

N'allez pas plus avant. (*A lui-même.*) Qu'allois-je faire? Je ne suis point envoyé ici pour un carnage, mais pour maintenir l'ordre. Si la menace ne peut rien sur les Esclaves, il m'est défendu d'employer la violence. (*Haut.*) Monsieur le Gouverneur ne sera pas long-tems à paroître, & sa prudence nous indiquera ce que nous devrons faire. (*Aux Etrangers & aux Esclaves.*) Rassurez-vous; je n'employerai pas la force; vos efforts seroient inutiles, si je voulois l'exercer. (*A Sophie.*) Et vous, Madame, vous pouvez vous retirer à l'écart avec ces malheureux. J'attends Monsieur le Gouverneur.

(*Sophie, Félicio, Zamore & Mirza sortent, avec quelques Esclaves.*)



SCENE VII.

VALERE, LE CAPITAINE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

LE CAPITAINE.

ET moi, je cours au devant de Monsieur le Gouverneur le disposer en faveur de ces malheureux, si sa digne épouse n'a pas déjà tout obtenu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

VALERE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

VALERE, *au Major.*

MONSIEUR, je ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Employez auprès de Monsieur de Saint-Frémont tout ce qui sera en votre pouvoir; je n'ai pas besoin de vous recommander la clémence;

Elle doit régner sur votre âme ; un guerrier fut toujours généreux.

LE MAJOR.

Reposez-vous sur moi, je plaiderai leur cause. Retirez-vous & vous paroîtrez quand il en sera tems.

(*Valère sort.*)

SCENE IX.

LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES,

LE MAJOR.

VOILA, Monsieur le Juge, le fruit d'une trop grande sévérité.

L'INDIEN.

Voici Monsieur le Gouverneur.

SCENE X.

LES MÊMES M. DE SAINT-FREMONT, & LE CAPITAINE, *entrant d'un côté*, VALERE, *accourant de l'autre*; deux Compagnies de GRENADIERS & de SOLDATS François, conduisant plusieurs ESCLAVES *enchaînés*.

VALERE, *à M. de Saint-Frémont*.

AH ! Monsieur écoutez nos prières; vous êtes François, vous serez juste.

M. DE SAINT-FREMONT.

J'approuve votre zèle; mais dans ce climat, il devient indiscret; il a même produit beaucoup de mal. Monsieur le Capitaine vient d'être témoin de l'attentat le plus affreux, il a fallu, contre mon caractère, employer la violence pour arrêter la cruauté des Esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux; mais vous n'avez aucun droit pour les défendre.

VALERE.

J'ai celui que la reconnoissance donne à toutes les belles ames; mon cœur en appelle au vôtre.

M. DE SAINT-FREMONT.

Cessez de me prier; il m'en coûte trop de vous refuser.

VALERE.

Votre digne épouſe nous avoit fait tout eſpérer.

M. DE SAINT-FREMONT.

Monſieur le Capitaine me l'a appris ; mais lui-même connoît actuellement l'impoſſibilité abſolue de ce que vous demandez.

VALERE.

Si c'eſt un crime d'avoir tué un monſtre qui faiſoit frémir la nature, Zamore n'eſt pas moins innocent, il ne l'a commis qu'à ſon corps défendant.

LE JUGE.

Vous abuſez de la complaiſſance de Monſieur le Gouverneur. On vous l'a déja dit : les loix les condamnent comme homicides, pouvez vous les changer ?

LE CAPITAINE.

Non ; mais on pourroit les adoucir.

LE JUGE.

Y penſez-vous bien ? Au ſujet d'un Eſclave ? nous ne ſommes pas ici en France ! il nous faut des exemples.

M. DE SAINT-FREMONT.

C'en eſt fait ; il faut que l'arrêt s'exécute.

VALERE.

Ces paroles glacent mon ſang dans mes veines. Chère épouſe, que vas-tu devenir ?

M. DE SAINT-FREMONT.

Malheureux étranger ; allez la conſoler. Elle m'eſt déja chère ; ſon enfant a produit ſur mon âme tant d'intérêt ! trompez la même, s'il le faut, pour

qu'elle ne soit pas témoin de cet affreux supplice, dites-lui que l'on veut interroger ces malheureux & qu'il faut les laisser seuls : que leur grace dépend peut-être de cette sage précaution ; enfin employez auprès d'elle tout ce que l'amour & la nature peuvent inspirer.

VALERE *pleurant.*

Que je suis malheureux ! je ne survivrai jamais à leur perte.

(Il sort.)

SCENE XI.

LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

M. DE SAINT-FREMONT.

QUE cet étranger ajoute à ma peine ! ses regrets en faveur de ces malheureux augmentent les miens. Je n'aurai jamais la force de les voir mourir. Monsieur le juge, remplissez votre ministère ; il vous convient mieux qu'à moi.

LE JUGE.

Monsieur le Gouverneur, votre présence est nécéssaire. Songez qu'on n'obéit qu'à vous, que mes ordres ici ne sont point écoutés. Monsieur le Major.

Major me l'a prouvé, en me disant qu'il n'en avoit point à recevoir de ma part.

LE MAJOR.

Dans un autre moment nous nous expliquerons; mais je suis de votre avis; il est de toute nécessité que Monsieur de Saint-Frémont soit présent.

M. DE SAINT-FREMONT.

Depuis dix ans que je suis dans le Gouvernement, je n'avois jamais éprouvé aucune adversité.

LE JUGE.

Monsieur le Major, faites avancer vos Soldats. (*à l'Indien.*) Monsieur le Régisseur, conduisez les Esclaves & faites les ranger suivant l'usage.

(*L'Indien sort avec les Esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres sans armes vient se jetter aux pieds de Monsieur de Saint-Fremont.*)

SCENE XII.

LE MAJOR, LE JUGE, Monsieur DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, GRENADIERS, ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

UN ECLAVE *à genoux.*

MONSEIGNEUR, nous n'avons pas été du nombre des rébelles, qu'il nous soit permis de

demander la grace de nos camarades; que pour racheter leur vie, on nous fasse essayer tous les châtimens que l'on jugera à propos; qu'on augmente nos travaux pénibles & qu'on diminue nos alimens, nous supporterons cette punition avec courage.... Monseigneur, vous vous attendrissez; je vois couler vos pleurs.

M. DE SAINT-FREMONT.

Mais enfans, mes amis, que me proposez-vous? (*au Juge.*) Que voulez-vous que je réponde à ce trait de générosité? ce sont les derniers des humains qui montrent tant de grandeur d'âme. (*à part.*) Ah! la nature les a placé au premier rang! nos dignités, la supériorité de nos richesses, enfans du préjugé & de l'injustice, vous êtes bien peu de chose en comparaison de ces généreux mortels. Ce sont des hommes, & nous ne sommes que des phantômes que le préjugé entraîne, & que l'interet domine.

LE JUGE.

Ils connoissent bien votre foible; mais vous ne pouvez, Monsieur le Gouverneur, céder à votre penchant sans compromettre votre dignité. Je les connois mieux que vous; ils promettent tout: d'ailleurs ces criminels ne sont plus en votre puissance; ils sont livrés à la rigueur des loix.

M. DE SAINT-FREMONT *faisant un mouvement pour sortir.*

Eh! bien, je vous les abandonne; hélas! les voici. Où me cacher? que ma position est cruelle!

SCENE XIII

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, GRENADIERS ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

ZAMORE.

IL n'y a plus d'espérance ; nos bienfaiteurs sont entourés de Soldats, embrasse-moi pour la dernière fois, ma chère Mirza.

MIRZA.

Je bénis mon sort, puisque nous allons voler ensemble devant l'éternel. (*A un vieillard & à une vieille Esclave.*) Adieu, chers auteurs de mes jours, ne pleurez plus votre pauvre Mirza ; elle n'est plus à plaindre. (*aux Esclaves de son sexe.*) Adieu, mes compagnes.

ZAMORE.

Esclaves Indiens, écoutez-moi : j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort ; ne regrettez point mon supplice ; il est nécessaire au bien de la Colonie. Mirza est innocente ; mais elle chérit la mort. Rappellez-vous, dans cette circonstance, la loi de nos forêts de faire mourir tout être souffrant sur la terre ; ainsi c'est envain que vous chercheriez à la

justifier ; elle-même termineroit ses jours si elle ne les perdoit pas avec moi. Remplacez-nous auprès de Monsieur le Gouverneur, de sa respectable épouse ; payez-les par votre zèle & votre attachement, de tout ce que je leur dois ; moi seul, je n'aurois jamais pû m'acquitter envers eux. Chérissez ce bon Maître, ce bon père, avec une tendresse filiale comme je l'ai toujours fait : je mourrois content, si j'emportois au tombeau son amitié ! (*Il l'apperçoit & se jette à ses pieds en disant:*) Ah ! mon cher Maître ! m'est-il permis encore de vous nommer ainsi ?

M. DE SAINT-FREMONT, *dans une vive douleur.*

Ces paroles me serrent le cœur. Malheureux ! qu'as-tu fait ? vas, je ne t'en veux point ; j'endure assez de tourmens de voir finir tes jours.

ZAMORE *s'inclinant & lui baisant les pieds.*

Ah ! mon cher Maître ! la mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous me chérissez encore & je meurs content. Les habitans vous auroient toujours reproché ma grace, si vous me l'eussiez accordée. Vous me la faites intérieurement & je la préfère à vivre sans votre amitié.

M. DE SAINT-FREMONT *le relevant.*

Malheureux, qui me fûs si cher & qui me l'es encore au moment où je te perds ; ton courage m'afflige.

ZAMORE.

Ne vous affligez point, mon cher Maître ; songez que votre respectable épouse ne respire que pour vous. Vous versez des larmes, & c'est

moi qui en suis la cause : ah ! je suis trop criminel de vous avoir donné tant de chagrin. (*Lui prenant les mains.*) Que je baise ces mains pour la dernière fois.

M. DE SAINT-FREMONT *avec le plus tendre attendrissement.*

Laisse-moi, malheureux, tu m'arraches le cœur.

ZAMORE *aux Esclaves armés.*

Mes amis, faites votre devoir.

(*Il prend Mirza dans ses bras & monte avec elle sur le rocher où ils se mettent à genoux; les Esclaves ajustent leurs flèches.*)

SCENE XIV.

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, VALERE, SOPHIE, FELICIO, GRENADIERS ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

SOPHIE *à Valere.*

TU me retiens envain, je veux absolument les voir (*jettant les yeux sur le rocher.*) Barbare ! tu m'as trompée ; je me meurs. (*Elle tombe dans les bras de quelques Soldats.*)

M. DE SAINT-FREMONT.

Quelle est donc cette femme ?

(Les Esclaves prêts à faire partir leurs flèches, un grand bruit se fait entendre.)

SCENE XV & DERNIERE.

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, VALERE, SOPHIE, FELICIO, EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, BETSI, BÉBÉ, AZOR, plusieurs habitans, GRENADIERS ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *accourant & retenant le bras d'un Esclave prêt à faire partir sa flèche.*

ARRÊTEZ; malheureux, & respectez la Femme de votre Gouverneur (*à Monsieur de Saint-Frémont.*) Grace, mon ami, grace.

TOUS.

Grace !

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'on suspende tout; & donnons les plus prompts secours à cette étrangère. (*S'aprochant de Sophie.*) Que vois-je? plus j'examine ses traits... (*A part*) Quel trouble s'élève dans mon âme

(*Haut à Valere*) Puis-je vous demander votre nom ? qui êtes-vous, malheureux François ?

VALERE.

Voyez ma femme expirante. (*S'approchant d'elle*) O ma chère Sophie !

M. DE SAINT-FREMONT.

Quel nom avez-vous prononcé ? (*à lui même.*) Son âge, ses traits ; elle fut nommée Sophie. (*A Valere.*) Parlez, répondez, quelle fut sa mère ?

VALERE.

La malheureuse Claire, originaire d'Écosse.

M. DE SAINT-FREMONT *poussant Valere & se jettant sur le corps de Sophie.*

O ma fille, ô mon sang ! la nature ne m'a pas trompé. Entends la voix d'un père trop long-tems privé de toi & de ta mère.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Je ne me suis point abusée. (*Aux Esclaves.*) Qu'on délivre ces malheureux, je l'ordonne. Monsieur le Gouverneur va leur faire grace. (*On va relever Mirza & Zamore ; éperdus on détache leurs chaines & on les fait descendre de dessus le rocher.*)

SOPHIE, *revenant à elle.*

Ciel ! quelle voix se fait entendre ! elle penètre jusqu'au fond de mon cœur.

M. DE SAINT-FREMONT.

C'est celle d'un père ; reconnois-moi.

SOPHIE.

C'est lui, c'est lui-même ; je me le rappelle, ses traits sont restés gravés dans mon ame. O mon

père! par quelle heureuſe circonſtance ſuis-je dans vos bras? je n'eſpérois plus vous trouver Après deux ans de navigation & de recherches, quel bonheur inexprimable!

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma fille, ne nous occupons plus que de notre félicité.

SOPHIE.

Ah! mon père! que sont devenus ces malheureux? s'ils vivent encore, implorez avec moi leur grace de Monſieur le Gouverneur.

VALERE.

Ma chère Sophie, c'eſt lui-même!

SOPHIE.

Vous êtes Monſieur de Saint-Frémont?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Oui; c'eſt mon époux; & vous ſerez ma fille. Je demande comme vous la grace de ces malheureux.

SOPHIE, *ſe jettant aux pieds de Monſieur de Saint-Frémont.*

O mon père! le ſort de ces infortunés eſt dans vos mains. Ils vous ont rendu à mon amour. Sans leurs ſecours humains votre fille périſſoit: accordez à la nature la première grace qu'elle vous demande. Habitans, Eſclaves, tombez tous aux génoux du plus généreux des hommes. C'eſt aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence.

Tous ſe mettent à genoux, exceptés les Militaires & le Juge.

LES ESCLAVES.

Monſeigneur.

LES HABITANS.

Monsieur le Gouverneur.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mon ami.

SOPHIE.

Mon père.

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'exigez-vous de moi?

TOUS.

La grace de ces malheureux.

BÉBÉ, *se jettant à genoux.*

Grace, papa, grace.

VALERE, *prennant Bébé dans ses bras.*

Ah! qu'il m'est doux de te couvrir de mes baisers.

M. DE SAINT-FREMONT, *attendri.*

Ah! je ne tiens point à ce dernier trait! mes enfans, mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

TOUS.

Quel bonheur!

LES GRENADIERS & LES SOLDATS fléchissent les genoux & se remettent tout de suite.

LE MAJOR.

Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité; il épure le courage & ne l'avilit pas.

MIRZA.

Grand Dieu, vous changez notre malheureux sort; vous comblez notre bonheur; votre justice ne cesse jamais de se manifester.

M. DE SAINT-FREMONT.

Mes amis ! je vous donne votre liberté, avec une fortune honnête.

ZAMORE.

Non, mon Maître, gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre cœur est de nous laisser vivre auprès de vous & de tout ce que vous avez de plus cher.

MIRZA, *s'approchant de Sophie.*

Je veux rester toujours auprès de vous, & je ne veux point que vous ayez d'autre Esclave que moi pour vous servir ; promettez-le moi. J'ai des droits sur votre cœur, & vous en avez de plus puissans sur le mien.

SOPHIE.

Ma chère Mirza, il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer.

M. DE SAINT-FREMONT, *à son épouse.*

Ma bonne amie, voilà donc cette fille que je pleurois ce matin, son mari, son enfant ! cette Orpheline que nous avons reçu avec un attendrissement au-dessus de celui qu'inspire la simple humanité, la nature ne perd jamais ses droits ; mais, hélas ! que je crains d'apprendre le sort de la malheureuse Claire !

SOPHIE *pleurant.*

Ma pauvre mère ? elle n'est plus.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas ! c'est moi qui ai causé sa mort !

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Ma chère Sophie, devenez ma fille, puissai je effacer la douloureuse image de votre mère trop infortunée, si ma tendresse pour vous peut vous la faire retrouver en moi; votre père connoît mes intentions en votre faveur, & vous les apprendrez bientôt vous-même.

SOPHIE.

Ah! Madame, vous m'êtes déja chère! vous étiez faites pour être la digne épouse d'un père si respectable. Que de sentimens divers j'éprouve à la fois! & tous rendent mon bonheur parfait. (*A son époux.*) Cher Valere!

VALERE.

Ma chère Sophie, je partage ta joie.

EMILIE.

Après tant de malheurs, occupons-nous à nous distraire.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Emilie a raison; ne songeons plus qu'à célébrer le Mariage de Zamore & de Mirza. (*à l'Indien.*) Faites préparer une fête à l'Indienne. (*à Sophie.*) Vous allez voir un singulier usage; l'art n'y présidera point: ici c'est la simple nature.

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'on la commence aux flambeaux, & qu'on danse toute la nuit.

MIRZA.

Nous allons vivre pour nous aimer ; plus de chagrin pour nous ; nous ferons toujours heureux? toujours, toujours ?

ZAMORE.

Oui, toujours ; toujours.

Fin du troisième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

Ce Drame doit se terminer par un Ballet héroïque, mêlé des Sauvages & des Soldats; le Mariage de Zamore & de Mirza, doit se faire sur la scène; un tronc d'arbre, doit servir d'Autel, les hommes & les femmes arrivent de file, chacun une branche de palmier à la main. L'on porte Zamore & Mirza en triomphe sur un palanquin; un char traîné par des Sauvages, dans lequel est Madame de Saint-Frémont, ferme la marche. Zamore & Mirza s'approchent de l'Autel, conduits par deux Personnes âgées, de l'un & de l'autre sexe, ils se mettent à genoux aux pieds de l'Autel, les deux vieillards les couronnent, les jeunes Sauvages dansent autour deux; on entend le canon, & l'on voit la Mer couverte de Navire. Ce Ballet doit peindre la découverte de l'Amérique, les Sauvages effrayés, interrompent leurs cérémonies, & courent vers le rivage; les Soldats arrivent en foule, les Sauvages présentent leurs femmes à genoux, & les livrent aux mains des Soldats, & s'en vont tous se cacher dans la forêt; les

Sauvages feignent de se livrer au pouvoir des Guerriers, mais à peine le Ballet est-il commencé, qu'elles s'enfuyent toutes par la Colline. Les Soldats semblent les poursuivre avec colère. Le Général paroît, il arrête par un signe la fureur des Soldats, il leur fait une morale si touchante, que tous les Sauvages surpris reviennent sur leurs pas. Le Général leur fait comprendre que c'est pour les protéger qu'il a abordé dans l'Isle, plutôt que pour les tyranniser. Le Ballet finit par une concorde admirable, & une Musique indienne, qui, mêlée avec la Musique Militaire, doit faire un effet neuf au Théâtre.

FIN.



RÉFLEXIONS
SUR LES HOMMES NEGRES.

L'ESPECE d'hommes Nègres m'a toujours intéressée à son déplorable sort. A peine mes connoissances commençoient à se développer, & dans un âge où les enfans ne pensent pas, que l'aspect d'une Négresse que je vis pour la première fois, me porta à réfléchir, & à faire des questions sur sa couleur.

Ceux que je pus interroger alors, ne satisfirent point ma curiosité & mon raisonnement. Ils traitoient ces gens-là de brutes, d'êtres que le Ciel avoit maudit; mais, en avançant en âge, je vis clairement que c'étoit la force & le préjugé qui les avoient condamnés à cet horrible esclavage, que la Nature n'y avoit aucune part, & que l'injuste & puissant intérêt des Blancs avoit tout fait.

Pénétrée depuis long-tems de cette vérité & de leur affreuse situation, je traitai leur Histoire dans le premier sujet dramatique qui sortit de mon imagination. Plusieurs hommes se sont occupés de leur sort; ils ont travaillé à l'adoucir; mais aucun n'a songé à les présenter sur la Scène avec le costume & la couleur, tel que je l'avois essayé, si la Comédie Françoise ne s'y étoit point opposée.

Mirza avoit conservé son langage naturel, &

rien n'étoit plus tendre. Il me semble qu'il ajoutoit à l'intérêt de ce Drame, & c'étoit bien de l'avis de tous les Connoisseurs, excepté les Comédiens. Ne nous occupons donc plus de ma Pièce, telle qu'elle a été reçue. Je la présente au Public.

Revenons à l'effroyable sort des Nègres ; quand s'occupera-t-on de le changer, ou du moins de l'adoucir ? Je ne connois rien à la Politique des Gouvernemens ; mais ils sont justes, & jamais la Loi Naturelle ne s'y fit mieux sentir. Ils portent un œil favorable sur tous les premiers abus. L'homme partout est égal. Les Rois justes ne veulent point d'Esclaves ; ils sçavent qu'ils ont des Sujets soumis, & la France n'abandonnera pas des malheureux qui souffrent mille trépas pour un, depuis que l'intérêt & l'ambition ont été habiter les Isles les plus inconnues. Les Européens avides de sang & de ce métal que la cupidité a nommé de l'or, ont fait changer la Nature dans ces climats heureux. Le père a méconnu son enfant, le fils a sacrifié son père, les frères se sont combattus, & les vaincus ont été vendus comme des bœufs au marché. Que dis-je ? c'est devenu un Commerce dans les quatre parties du monde.

Un commerce d'hommes !.... grand Dieu ! & la Nature ne frémit pas ! S'ils sont des animaux, ne le sommes-nous pas comme eux ? Et en quoi les Blancs diffèrent-ils de cette espèce ? c'est dans la couleur.... Pourquoi la Blonde fade ne veut-elle pas avoir la préférence sur la Brune qui tient au mulâtre ? Cette sensation est aussi frappante que du Nègre au Mulâtre. La couleur de l'homme est

nuancée, comme dans tous les animaux que la Nature a produits, ainsi que les plantes & les minéraux. Pourquoi le jour ne le dispute-t-il pas à la nuit, le soleil à la lune, & les étoiles au firmament? Tout est varié, & c'est-là la beauté de la Nature. Pourquoi donc détruire son Ouvrage?

L'homme n'est-il pas son plus beau chef-d'œuvre? L'Ottoman fait bien des Blancs ce que nous faisons des Nègres : nous le traitons cependant pas de barbare & d'homme inhumain, & nous exerçons sa même cruauté sur des hommes qui n'ont d'autre résistance que leur soumission.

Mais quand cette soumission s'est une fois lassée, que produit le despotisme barbare des habitans des Isles & des Indes? Des révoltes de toute espèce, des carnages que la puissance des troupes ne fait qu'augmenter, des empoisonnemens, & tout ce que l'homme peut faire quand une fois il est révolté. N'est-il pas atroce aux Européens, qui ont acquis par leur industrie des habitations considérables, de faire rouer de coups du matin au soir ces infortunés qui n'en cultiveroient pas moins leurs champs fertiles, s'ils avoient plus de liberté & de douceur.

Leur sort n'est il pas des plus cruels, leurs travaux assez pénibles, sans qu'on exerce sur eux, pour la plus petite faute, les plus horribles châtimens. On parle de changer leur sort, de proposer les moyens de l'adoucir, sans craindre que cette espèce d'hommes fasse un mauvais usage d'une liberté entière ou subordonnée.

Je n'entends rien à la Politique. On augure qu'une liberté générale rendroit les hommes Nègres aussi essentiels que les Blancs : qu'après les avoir laissés maîtres de leur sort, ils le soient de leurs volontés : qu'ils puissent élever leurs enfans auprès d'eux. Ils seront plus exacts aux travaux, & plus zèlés. L'esprit de parti ne les tourmentera plus : le droit de se lever comme les autres hommes les rendra plus sages & plus humains. Il n'y aura plus à craindre de conspirations funestes. Ils seront les Cultivateurs libres de leurs contrées, comme les Laboureurs en Europe. Ils ne quittent point leurs champs pour aller chez les Nations étrangères.

La liberté des Nègres fera quelques déserteurs, mais beaucoup moins que les habitans des campagnes françaises. A peine les jeunes Villageois ont obtenu l'âge, la force & le courage, qu'ils s'acheminent vers la Capitale pour y prendre le noble emploi de Laquais ou de Crocheteur. Il y a cent Serviteurs pour une place, tandis que nos champs manquent de Cultivateurs.

Cette liberté multiplie un nombre infini d'oisifs, de malheureux, enfin de mauvais sujets de toute espèce. Qu'on mette une limite sage & salutaire à chaque Peuple, c'est l'art des Souverains, & des Etats Républicains.

Mes connoissances naturelles pourroient me faire trouver un moyen sûr : mais je me garderai bien de le présenter. Il me faudroit être plus instruite & plus éclairée sur la Politique des Gouvernemens. Je l'ai

dit, je ne sçais rien, & c'est au hasard que je soumets mes observations bonnes ou mauvaises. Le sort de ces infortunés doit m'intéresser plus que personne, puisque voilà la cinquieme année que j'ai conçu un sujet dramatique, d'après leur déplorable Histoire.

Je n'ai qu'un conseil à donner aux Comédiens François, & c'est la seule grace que je leur demanderai de ma vie : C'est d'adopter la couleur & le costume negre. Jamais occasion ne fut plus favorable, & j'espere que la Représentation de ce Drame produira l'effet qu'on en doit attendre en faveur de ces victimes de l'ambition.

Le costume ajoute de moitié à l'intérêt de cette Piece. Elle émouvera la plume & le cœur de nos meilleurs Ecrivains. Mon but sera rempli, mon ambition satisfaite, & la Comédie s'élevera au lieu de s'avilir par la couleur.

Mon bonheur sans doute seroit trop grand, si je voyois la Représentation de ma Piece, comme je la desire. Cette foible esquisse demanderoit un tableau touchant pour la Postérité. Les Peintres qui auroient l'ambition d'y exercer leurs pinceaux, pourroient être considérés comme les Fondateurs de l'Humanité la plus sage & la plus utile, & je suis sûre d'avance que leur opinion soutiendra la foiblesse de ce Drame, en faveur du sujet.

Jouez donc ma Piece, Mesdames & Messieurs, elle a attendu assez long-tems son tour, si dans toute la droiture il n'est pas déjà venu plusieurs fois. La voilà imprimée, vous l'avez voulu ; mais

toutes les Nations avec moi vous en demandent la représentation, persuadée qu'ils ne me démentiront pas. Cette sensibilité qui ressembleroit à l'amour-propre chez tout autre que chez moi, n'est que l'effet que produisent sur mon cœur toutes les clameurs publiques en faveur des hommes Nègres. Tout Lecteur qui m'a bien appréciée sera convaincu de cette vérité.

Mais avec vous, Mesdames & Messieurs, je dois me justifier après m'avoir voulu prêter un ridicule à l'égard de Molière & au sujet de M. Mercier, que je chéris & que j'estime à plus d'un tittre, puisqu'il a été avant moi si maltraité par vous ; mais c'est un parfait honnête homme. Il ne connoît pas les adulations ni la basse jalousie de tous les petits Littérateurs, & je ne m'étonne point si vous n'avez pas sçu l'apprécier. Je ne doute pas, malgré tous les griefs que je dois avoir contre vous, que vous ne soyez en état de rendre justice, quand vous le voulez bien ; mais il faut convenir que vous ne le voulez pas souvent. Le faux vous plaît pour votre caractère, & pour votre talent des phrases bien tournées. Les tournures Dramatiques vous échappent, c'est cependant ce que vous devriez le mieux saisir. Enfin passez-moi ces derniers avis, ils me coûtent cher, & je crois à ce prix pouvoir vous les donner. Adieu, Mesdames & Messieurs ; après mes observations, jouez ma Pièce comme vous le jugerez à propos, je ne serai point aux répétitions. J'abandonne à mon fils tous mes droits ; puisse-t-il en faire un bon usage, & le préserver de devenir Auteur

pour la Comédie Françoiſe ? S'il me croit, il ne griffonnera jamais de papier en Littérature. Cependant je n'ai pas pu l'empêcher de ſe livrer à l'impulſion générale. La fille de Noyon en a fait un Auteur tout-à-coup. Les belles actions de Monſeigneur le Duc d'Orléans ont excité ſa plume. J'avoue que j'y ai contribué pour quelque choſe dans les anecdotes, & ſans le but qui règne dans cette bagatelle, cette production ne ſeroit pas ſoutenable, j'aurois pu la laiſſer ſous l'anonime; mais étant convaincue que c'eſt pitoyablement écrit, je la mets à la fin de mon dernier Volume. Il y a des Auteurs qui gardent toujours le myſtère à moins qu'ils ne réuſſiſſent; mais moi je ne vois pas un dèshonneur dans un médiocre écrit, & celui-là mérite de l'indulgence, tant pour le but que pour le tems; mais il a retouché ſon plan de la fille de Noyon, & avec un de ſes amis ils en ont fait un Opéra-Comique, que je crois ſuſceptible de quelques ſuccès; mais je dois faire connoître au Public l'Auteur, & convenir encore que les choſes les plus mauvaiſes ſont de mon ſtyle. Je m'en ſuis occupée une heure au plus, & je n'y avois point réfléchi, & mon fils n'a pas été plus ſage, & ma médiocrité dans ce genre n'a fait qu'affoiblir ſon premier eſſai. Je demande donc pour lui de l'indulgence, & pour moi la plus grande rigueur: j'en fais d'avance amende honorable. Et pour que mon Lecteur veuille bien me pardonner, je le prie de ſe ſouvenir de Zamor & Mirza & du ſiècle des Grands-Hommes. Il oubliera bientôt qu'en mère marâtre j'ai trempé dans le ſujet de la Bonne Mère.

L'ESCLAVAGE DES NOIRS,

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE,

DRAME EN TROIS ACTES.

PAR Mme DE GOUGES,

Auteur des *Vœux Forcés*.